

LE FOURNIER
RÉCIT DU
VILLAGE PAR
URBAIN OLIVIER



SAMIZDAT

Le fournier, récit du village par Urbain Olivier (1810-1888) fut publié initialement en 1861. Les italiques proviennent de l'édition originale et à moins d'avis contraire, il en est de même des notes.

[NdE = Note de l'Éditeur]

Issu d'une famille protestante de La Sarraz et d'Eysins, **Urbain Olivier** est né le 3 juin 1810 à Eysins. Il épouse en 1832 Louise Prélaz, fille de médecin, sa cousine germaine. Mobilisé, il écrit un *Journal de la campagne de Bâle* (1831). Il fut également clerc de notaire (1832) et syndic d'Eysins (1838). Régisseur du domaine des Saint-Georges, à Changins et Duillier (1839-1861), il s'installe à Givrins en 1842, où sa femme a hérité d'un petit domaine. Il prend part à la guerre du Sonderbund (1847) et rédige un nouveau *Journal*. De 1854 à 1887, il publie trente-cinq romans et nouvelles, édités dès 1857 par Georges-Victor Bridel. Il décrit son pays natal et ses habitants. Le vif succès populaire de ses œuvres lui permet de vivre de sa plume après 1861, modestement toutefois. Urbain Olivier est décédé le 25 février 1888 à Givrins.

Source : GoogleBooks (domaine public), avec révisions.

La licence GoogleBooks précise : *Make non-commercial use of the files : We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.*

Avertissement : ce document est interdit de revente.

Ebook Samizdat 2014

*«Supposons que cette personne commence par observer les activités chrétiennes qui sont, en un sens, orientés vers le monde actuel. Il trouverait que, sur le plan historique, cette religion a été l'agent par lequel a été conservé une bonne part de la civilisation séculière ayant survécu la chute de l'Empire romain, que l'Europe y doit la sauvegarde, dans ces âges périlleuses, de l'agriculture civilisée, de l'architecture, les lois et de la culture écrite elle-même. Il trouverait que cette même religion a toujours guéri les malades et pris soin des pauvres, qu'elle a, plus que tout autre, béni le mariage, et que les arts et la philosophie tendent à se développer sous sa protection.»**

(CS Lewis — Some Thoughts — 1948)

*«Il serait possible d'affirmer que dans un sens les âges à qui nous devons notre civilisation chrétienne estimaient moins que nous la civilisation. Sans doute ils ne la sous-estimaient pas, mais lui donnaient simplement une place secondaire. On pourrait dire que cette civilisation a été engendrée comme le sous-produit d'une chose bien plus estimée encore.»**

(John Baillie — What is Christian Civilisation? — 1945)

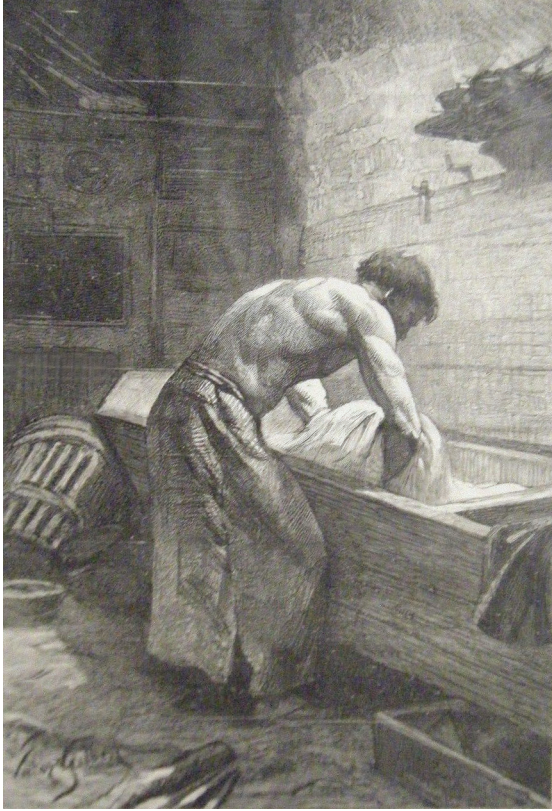


TABLE DES MATIÈRES

Chapitre I	1
Les nouveaux venus.	
Chapitre II	5
Homme insupportable.	
Chapitre III	8
La première fournée.	
Chapitre IV	13
À moi la vengeance.	
Chapitre V	17
Jours de printemps.	
Chapitre VI	21
La blessure.	
Chapitre VII	24
La visite du docteur.	
Chapitre VIII	27
Un remplaçant.	
Chapitre IX	30
L'aiguillon.	
Chapitre X	33
Entretien fraternel.	
Chapitre XI	36
Promenade solitaire.	

Chapitre XII	40
L'ensevelissement.	
Chapitre XIII	41
Reprise du travail.	
Chapitre XIV	45
Confidences.	
Conclusion	49

Jésus lui répondit: Il est écrit: L'Homme ne vivra pas de pain seulement. Luc IV, 4

CHAPITRE I

LES NOUVEAUX VENDUS.



Un mouvement inaccoutumé se faisait remarquer dans la partie du village la plus rapprochée d'une belle fontaine couverte. Au lieu de n'y voir, en ce moment de la journée (vers les onze heures du matin), qu'une ou deux femmes épluchant des légumes et causant à haute voix pour dominer le bruit de l'eau tombant dans le bassin de roc, ou bien quelque paysan sifflant derrière deux bœufs pour les engager à boire, ou bien encore une servante lavant des pommes de terre dans un corbillon d'osier jaune ; — on remarquait, en cet endroit, un groupe de sept à huit femmes dont les regards étaient dirigés du côté de l'entrée principale du village. Elles venaient d'apporter la pâte de leur pain au four communal et s'en retournaient dans leurs maisons, les mains dans leurs poches et la tête chargée d'une corbeille longue et plate, dans laquelle on voyait des *paillassons*¹ vides, empilés les uns dans les autres. La plupart de ces respectables ménagères portaient sur leurs personnes des traces évidentes de l'ouvrage qu'elles avaient fait de bon matin. Plusieurs montraient un visage encore tout enfariné ; d'autres se proposaient d'enlever, tant bien que mal, les éclaboussures de pâte dont leurs caracos de laine étaient ornés ; telle autre, qui sans doute avait eu la tâche générale de verser les pains sur la pelle du fournier, ne s'était pas tirée de cette difficile besogne sans avoir les bras noircis et le visage plus ou moins barbouillé de suie. — Toutes ces femmes regardaient deux chars de bagage arrivant avec assez de peine, car il fallait monter pour entrer au village, et les chemins étaient détrempés. Sur le premier de ces chars, on voyait une jeune femme tenant sur ses genoux un enfant d'environ quinze mois. Elle était

1 - Vases en paille. Chaque paillason contient la pâte destinée à former un pain.

assise sur une paillasse de lit et paraissait chaudement vêtue. En passant devant les curieuses dont nous avons parlé, la nouvelle venue les salua gracieusement ; le petit enfant leur sourit avec l'innocence et la candeur de cet âge. Le mari suivait à pied, ayant l'œil à tout et indiquant aux conducteurs le chemin qu'ils devaient prendre.

Comme les chars défilaient devant le four, en face de la fontaine, Rodolphe Guy (c'était le nom du propriétaire de ces bagages) ôta son chapeau :

— Bonjour ! dit-il honnêtement aux femmes et au fournier, qui se tenait debout sur la porte de son établissement.

Les femmes rendirent de bon cœur la salutation qui leur était faite, mais le fournier se borna à répondre, de l'air le plus maussade, par une espèce de grognement dont les quatre lettres suivantes peuvent donner une idée : *inje!*² Il n'eut pas même l'idée de porter la main à son gros bonnet de laine cendré.

Les chars tournèrent à droite, puis on les vit s'arrêter devant une étroite maison qui n'avait pas de porte sur la rue. On y entra par une allée du jardin, lequel se trouvait au midi. Le côté du nord était occupé par une grosse maison de paysan.

— Voilà donc les Guy et leur bagage, dit une des porteuses de corbeilles arrêtées devant le four. La femme a bonne façon : avez-vous vu comme elle nous a saluées de bonne amitié ? Je serai bien aise de l'avoir pour voisine. Eh ! le bel enfant qu'elle a ! n'est-ce pas, Pernette ?

— Oh ! *lah!* oui, Susanne : mais j'ai plutôt regardé le mobilier que les gens. Ils ont des meubles en bon état, il n'y a rien à dire ; je crois avoir aperçu deux matelas et une belle fourre de traversin toute neuve. La garde-robe brille comme un miroir.

— Et puis, reprit une troisième, avez-vous vu l'arche à farine, sur le second char ? elle est en chêne et fermé avec un cadenas. Je suis sûre que la farine s'y conserve plus fraîche que dans le sapin, et que les *carquillons*³ ne s'y mettent pas aussi vite.

— Et le coquemar, dit une autre : pour celui-là, c'est un beau coquemar. On voit qu'il est solidement établi. Ce n'est pas comme le nôtre, qui se renverse toujours en arrière, quoi qu'on fasse ; et si je le pends à la crémaillère, l'eau sent presque toujours la fumée. Il faudra que je demande à la Guy où elle a acheté le sien.

— À présent, Mesdames, reprit celle qui se nommait Susanne, vous ne parlez pas de *l'homme*. Moi, qui suis vieille, je puis bien dire qu'il a un air très comme il faut : pas trop grand, mais leste et agile. Moi,

2 - NdÉ : Langage de grognon pour marmonner *bon jour*, *bnje*, d'où *inje!*

3 - Vermisseaux.

j'aime ces hommes qui sont, comme ça, dégourdis, dégourdis...., qui savent se remuer, qui ne traînent pas les pieds en marchant, et qui ôtent leur chapeau devant le monde. Ce n'est pas comme notre *rauffin*, qui nous regarde là, sur sa porte, d'un air à faire trancher du vinaigre, dit-elle tout bas et en donnant un coup de coude à sa voisine; — pour lui, on dirait que son bonnet a crû sur sa tête. Moi je trouve, reprit-elle tout haut, que ces Guy sont de jolies gens: qu'en dites-vous, Jacques? Vous aurez là une nouvelle pratique et une jolie enfourneuse.

— Je m'embarrasse bien peu de ces gens et de leur pratique, répondit le fournier. Si ce qu'on dit est vrai, ils iront plus souvent à l'église qu'au moulin.

— Et qu'est-ce qu'on dit?

— On dit qu'ils sont de ces hypocrites qui ne vont jamais au cabaret, mais sans cesse à l'église, des gens qui ont l'air de vous faire la leçon quand ils vous parlent; des méthodistes, de la race à fous,... des...

Toutes les femmes se regardèrent: les unes rirent de la sortie du fournier, les autres eurent l'air de le désapprouver plus ou moins, mais Susanne ne put s'empêcher de répondre:

— Eh bien, Jacques, vous n'êtes pas raisonnable. Moi, j'ai vu que ce Guy vous a salué poliment, et vous ne lui avez rien dit.

— C'est bon. Allez *barjaquer* plus loin: vous avez bien du temps à perdre, à ce qu'il paraît.

A l'ouïe d'un tel compliment, le groupe de femmes se dispersa un peu dans tous les sens, et chacune reprit le chemin de sa demeure. Jacques rentra dans le bâtiment du four, où il se mit à fendre du bois.

Rodolphe Guy était un paysan d'une trentaine d'années. Originaire d'un village situé à plusieurs lieues de celui où nous le voyons arriver, il s'était décidé à abandonner à ses frères et sœurs tous ses droits à la succession paternelle, moyennant une décharge légale de sa part de responsabilité comme héritier; puis, cherchant à s'établir ailleurs, il avait loué ici la maison en question et le jardin avec une pose et demie de champ. Le tout lui coûtait cent francs par an. Rodolphe et sa femme avaient servi comme domestiques, l'un huit ans, l'autre six; leurs économies, placées à la caisse d'épargne, se montaient à deux mille cinq cents francs, en sorte qu'ils étaient assurés de savoir où prendre pour payer leur petit fermage, dans le cas peu probable où ils n'auraient pas d'autre ressource à la fin de l'année.

Pour que le lecteur se fasse une juste idée de l'accusation portée contre ce jeune ménage par Jacques le fournier, nous allons raconter en peu de mots comment les nouveaux venus employèrent le reste de la journée.

Aussitôt qu'Adèle Guy eut placé son petit Albert sur une chaise à tablette, où il pouvait déjà se tenir seul, elle alluma du feu dans la cuisine. Elle fit réchauffer de la viande, mit bouillir des pommes de terre. Pendant ce temps, Rodolphe et les deux charretiers transportèrent les meubles et le bagage dans la maison. Après cela ils dînèrent. Rodolphe paya le prix convenu, auquel il ajouta deux francs de bonne main à chaque homme, puis ces derniers repartirent. Rodolphe remonta la grande armoire de noyer et le lit, pendant qu'Adèle sortait le linge des caisses et les habits des malles. Elle remit tout cela en bon ordre et à sa place. Comme la nuit allait venir, Rodolphe trouva encore le temps de donner un coup de balai dans la rue, devant la maison, après avoir enlevé les débris de bois et de paille que les chars y avaient laissés. À neuf heures du soir, tout était déjà en ordre dans la paisible demeure ; l'enfant dormait dans son petit lit, et les deux époux lisaient un chapitre de la Bible. Rodolphe et sa femme se mirent à genoux pour rendre grâce à Dieu de l'heureux voyage qu'ils avaient fait. En leur qualité de nouveaux habitants de la commune, ils demandèrent la bénédiction du ciel sur toutes les personnes du village. Rodolphe pria particulièrement pour que lui et sa femme fussent animés d'une vraie sagesse et d'un sincère amour du prochain, afin de pouvoir glorifier le saint nom de Dieu par toute leur conduite. Ainsi se termina pour eux la journée.

Y avait-il dans tout cela quelque chose qui ressemblât à l'hypocrisie et à la folie dont Jacques les avait accusés ?

CHAPITRE II

HOMME INSUPPORTABLE.



odolphe Guy était arrivé un samedi, vers le milieu de mars. Le village se trouvait situé dans le voisinage du Jura, mais dans un endroit abrité, où croissait encore la vigne, et par conséquent tous les autres produits du pays. La montagne, couverte de neige tombée dernièrement, avait un aspect sombre et menaçant ; dans la plaine, il faisait déjà chaud, dès que le soleil se montrait. En cette saison, il gèle presque toujours quand les nuits sont claires, et c'est ce qui, de jour, rend les routes mauvaises. C'est aussi ce qui fait périr les blés dans les champs : soulevés par la gelée, les terrains sont ensuite ramollis par le soleil, et les plantes se trouvent, le lendemain, encore plus dégarnies que la veille. Elles finissent ainsi à la longue par être complètement arrachées. Ordinairement le pain renchérit dans cette saison ; on en mange beaucoup dans les campagnes, soit à cause du grand nombre d'ouvriers employés aux vignes, soit parce qu'il n'y a rien à cueillir dans les jardins et que les pommes de terre sont rares.

Jacques Videz, ou Jacques le fournier, comme on l'appelait familièrement au village, avait donc beaucoup d'ouvrage le vendredi et le samedi de chaque semaine, dans la saison où nous sommes. Le lecteur ne connaîtrait pas notre pays s'il ignorait qu'il y a, dans tout village un peu considérable de la Suisse romande, outre les fours particuliers des riches propriétaires, un grand four communal qui se loue pour six ans ou davantage, et dans lequel tout habitant du lieu a le droit de faire cuire son pain, en se conformant aux règlements établis par la municipalité. Le prix de cuisson est ordinairement d'un franc ou un peu plus par quintal de pain, pesé une heure après la sortie du four. Pour les personnes qui le préfèrent, elles peuvent s'acquitter en donnant un morceau de pâte représentant ce qu'elles

auraient à payer en argent pour chaque fournée. Le fournier doit se procurer à ses frais le bois et les instruments nécessaires. Ces derniers se composent essentiellement de pelles en bois, de différentes grandeurs, de fourgons de fer, et d'une perche au bout de laquelle est attaché un gros paquet de vieux linge, qu'on promène tout mouillé dans le four brûlant, pour le bien approprier, avant d'y lancer la pâte. Cet instrument se nomme en français un écouvillon.

Jacques Videz avait misé le four communal, qu'il dirigeait depuis quatre ans. C'était un homme plus grand que Rodolphe et un peu plus âgé que lui, mais, à beaucoup d'égards, d'un caractère détestable. Ce n'était point un ivrogne ni un dissipateur, quoiqu'il eût accusé Rodolphe de ne pas aller au cabaret ; au contraire, c'était un grand travailleur et un grand économe, possédant une bonne et solide instruction primaire, telle qu'on pouvait la trouver autrefois dans les écoles dirigées par les anciens régents de mérite ; poussant l'amour de l'argent et des biens de la terre à un point vraiment désordonné. Il ne vivait que pour amasser écu sur écu, et pensait que tout le temps et toute la vie devaient être employés uniquement à cela. Pour lui, il n'y avait ni fêtes ni dimanches, ni soir ni matin, ni jour ni nuit. Aussi était-il très maigre, et noir comme son four. Sa prodigieuse activité au travail et l'air desséchant du brasier devant lequel il passait régulièrement deux jours par semaine, avaient fait de son corps une espèce de momie vivante, capable d'effrayer les gens qui l'auraient rencontré, le soir, au coin d'un bois. Mais le principal défaut de Jacques Videz était une humeur insupportable, qui le prenait régulièrement à sa première fournée du vendredi matin, et ne finissait qu'à celle du samedi au soir. Il y avait des moments pendant lesquels les pauvres femmes n'osaient l'approcher et ne savaient où se mettre, en attendant l'instant d'enfourner ; il devenait alors grossier, malhonnête, se servant d'expressions peu convenables ou blessantes. Quand il prenait *son rat*, comme on disait, Jacques le fournier devenait un véritable fléau. Il n'allait à l'église qu'une fois par an, le jour du Jeûne fédéral, et encore il ne manquait pas de faire des observations critiques sur le discours du prédicateur, au lieu de s'en appliquer la moindre parcelle. Sous le rapport religieux, c'était donc un homme complètement desséché et sans vie : pour tout le reste, on aurait pu le comparer à un véritable fagot d'épines. Les femmes du village lui donnaient entre elles toutes sortes de sobriquets, qu'il ne méritait que trop. Quand elles parlaient du *rauffin*, du *mâchuré*, de la *croûte-brûlée*, on savait fort bien qu'elles entendaient désigner par ces expressions. Comme fournier, il connaissait bien son métier, quoiqu'on l'accusât parfois de ne chauffer son four qu'à moitié, afin que le pain pesât davantage. Et si, dans un

cas pareil, on lui faisait des observations un peu fortes, il s'arrangeait de manière à brûler tout de bon la fournée suivante.

Tel était Jacques dans ses attributions de fournier. Il possédait un peu de terrain qu'il cultivait en bonne partie au clair de la lune, et une vieille maison où il demeurait avec sa mère, sa femme et deux enfants. Les quatre premiers jours de la semaine étaient employés ordinairement à des travaux qu'il entreprenait à forfait, ou à ses propres occupations. — Pour le moment, en voilà bien assez sur son compte : nous apprendrons, d'ailleurs, à le connaître mieux dans la suite du récit.

CHAPITRE III

LA PREMIÈRE FOURNÉE.



haque jeudi au soir, Jacques allait avertir les personnes qui devaient apporter leur pâte au four le lendemain. Au village, cela s'appelle *commander*.

— Susanne, disait-il par exemple, vous ferez à la *première*: huit pains ; à sept heures précises. Je veux faire trois fournées demain.

— C'est bon, Jacques ; merci : mais j'ai encore trois pains vieux ; je voudrais n'en faire que six cette semaine.

— Six ! ça ne peut m'aller ; voilà déjà *la Pernette* qui en fait deux de moins que vendredi dernier.

— Eh bien, je ferai une *figâce*⁴ sur ma grande feuille : elle tient la place de deux pains.

— Ces *figâces* m'ennuient ; il faut les cuire avant le pain si l'on veut qu'elles réussissent, et cela prend du temps pour rien du tout : pour une misérable pièce de dix centimes. Si toutes les femmes voulaient faire comme vous, où en serais-je avec mon four et mon bois ? Allons ! pas tant de manières ! mettez votre levain pour huit pains.

Et Jacques le fournier s'en allait, en grommelant, frapper à une autre porte. Si quelque paysanne un peu plus allurée tenait bon ; si, par exemple, elle lui disait : « — Je ne ferai pas au four cette semaine, Jacques ; j'ai assez de pain vieux pour huit jours, » — alors, l'irascible fournier lâchait cinq ou six jurements à l'adresse des gens qui ne voulaient jamais se déranger, et il ne manquait pas, le jeudi suivant, pour faire pièce à la même personne, de commander le four à une heure si matinale qu'il fallait se lever presque à minuit pour préparer l'eau chaude et pétrir.

Les Guy s'étaient donc installés dans leur logement le samedi au

4 - Gâteau rustique à n'importe quoi.

soir. Le lendemain, Rodolphe se rendit à l'église de la paroisse, située à une bonne demi-lieue du village. Le jeune ménage n'aurait pas voulu que leur premier dimanche dans la contrée se passât sans qu'aucun des deux allât au culte public. Les jours suivants, Rodolphe travailla au jardin et entreprit courageusement un fossoyage à la pelle carrée, pour avoir du terrain préparé, dès que le moment de planter les pommes de terre serait venu. Le jeudi arriva pour Adèle, comme pour les autres femmes du village : il fallait commencer par se mettre en règle avec le fournier. Elle se rendit donc chez Jacques, dans la matinée, toute seule ; car c'était ici une affaire de maîtresse de maison, dans laquelle un homme n'a rien à voir, à moins que ce ne soit lui qui pétrisse, comme c'est du reste encore assez souvent le cas. Adèle ne trouva que la fournière, assise au coin du feu et donnant le sein à un petit enfant fort mal arrangé.

— Bonjour, M^{me} Videz, dit la gentille femme ; comment allez-vous ?

— Assez bien, merci ; voilà une chaise là-bas, prenez-la et asseyez-vous.

— Bien obligé. Je ne veux pas m'arrêter. Eh ! le bel enfant que vous avez, M^{me} Videz ! Est-ce un garçon ?

— Hélas ! oui ; j'aurais bien préféré une fille, puisque l'aîné est déjà un garçon, mais il faut se contenter de ce qui vient.

— De ce que Dieu envoie, M^{me} Videz. Donnez-moi un peu votre petit.

La fournière passa son nourrisson à Adèle, qui le caressa, l'arrangea, lui rattacha sa bande et lui chantonna vite un petit air, qui fit sourire le poupon.

— Dieu te bénisse, mon mignon, dit Adèle en le rendant à la mère. Je venais pour demander à votre mari quand il lui convient que je fasse au four. Comme nous n'avons plus qu'un pain, je serais bien aise s'il voulait me mettre demain, à la seconde.

— Je lui ferai la commission, M^{me} Guy. Combien pensez-vous faire de pains ?

— Quatre petits et une *torche*⁵.

— Payerez-vous en pâte, ou en argent ?

— En argent, tous les trois mois, si cela convient à votre mari.

Quand le soir fut venu, Rodolphe et Adèle entendirent un pas alerte dans l'allée du jardin, puis une main ouvrit la porte. C'était Jacques.

— Bonsoir, dit-il brusquement : vous ferez demain matin à la première, pour sept heures précises : quatre pains.

— Et une torche, dit Adèle.

— S'il y a de la place, oui ; sinon, non.

5 - Pain arrondi et percé au milieu, en forme d'anneau.

— M. Videz, dit Rodolphe, pour la première fois que vous venez chez nous, j'aimerais à vous offrir un verre de vin : entrez, s'il vous plaît.

— Je n'ai pas le temps, à moins que ce ne soit là, debout : mais non, reprit-il en se ravisant ; ce sera une autre fois : je vous en ai la même obligation.

Je ne voulais pas, se dit-il à lui-même, quand il fut dans la rue et quoiqu'il eût du regret d'avoir refusé, — je ne voulais pas trinquer avec ce cagot.

Adèle s'empressa d'examiner le levain qu'elle avait apporté ; il lui parut en bon état, et, pendant que Rodolphe allait puiser la farine dans l'arche, elle retroussa ses manches jusqu'au coude, se lava fort proprement les mains et les bras, puis elle eut bientôt mélangé la pâte aigrie dans le fond de la huche, avec de l'eau et de la farine. Elle recouvrit le tout d'un linge blanc et mit dessus un petit *duvet* destiné à cet usage. Le lendemain matin, dès les trois heures, on aurait pu l'entendre frapper vigoureusement sur la pâte, qui rebondissait dans le pétrin et montrait, ça et là, de grosses boursoufflures remplies d'air.

À sept heures moins cinq minutes, Adèle prit le chemin du four avec sa corbeille sur la tête, et, dans son bras gauche appuyé contre sa taille, une petite cape en bois, contenant la pâte destinée à la torche dont elle avait parlé. — Rodolphe était parti dès l'aube pour son fossoyage.

Il n'y avait personne au four lorsque Adèle y arriva. Jacques plongeait en ce moment son écouvillon dans la fontaine ; il le rapporta quasi en courant, et montra tout de suite sa mauvaise humeur en disant à Adèle :

— Tirez-vous donc de côté, belle dame ! Ne voyez-vous pas que vous me gênez : d'ailleurs, sept heures n'ont pas sonné.

En ce moment même, le premier coup de marteau frappa sur la cloche de l'horloge. Tout autre homme, à moins d'être un loup-garou, se fût empressé d'aider Adèle à décharger sa corbeille ; mais lui, pas du tout ! Il laissa la jeune femme se tirer d'affaire comme elle put et se dépêcha de lancer son paquet de vieilles vestes dans le four, d'où il le retira bientôt tout brûlant, pour le plonger dans un baquet rempli d'eau noire. Puis il poussa la plaque de fer devant la bouche du four.

Après seulement, il vint voir si Adèle avait pu poser sa corbeille sur une des planches servant de dépôt pour les pains. Il trouva la jeune femme s'essuyant le visage avec son mouchoir : ses joues, sur lesquelles le poids de la corbeille avait fait avancer d'épais cheveux blonds, étaient couleur de rosé, et ses bras arrondis, d'une blancheur peu commune à la campagne. Toute sa personne avait un air propre et fin, auquel un rustre pareil était incapable de donner la moindre

attention. Lui, Jacques le fournier, n'avait pour tout vêtement qu'un pantalon de grisette devenue noire, sur la ceinture duquel sa chemise ressortait en bourrelet d'au moins trois pouces de largeur. Il ne portait ni bretelles ni gilet, encore moins une veste, quand il était dans son four ; et comme il ne se rasait qu'une fois par semaine, le dimanche après midi, on peut dire en vérité que Jacques le fournier était noir des pieds à la tête. Le blanc de ses yeux, quand il se fâchait, devenait d'une couleur effroyable. Il avait de superbes dents, qui donnaient encore à son expression quelque chose de plus dur si possible.

— Vous auriez bien pu attendre un moment, et je vous aurais aidé à décharger votre corbeille, dit-il.

— Oh ! merci ; c'est fait.

Les autres femmes, au nombre de sept, arrivèrent successivement ; il s'agit alors de procéder à l'enfournage.

Jacques ouvrit la porte de fer, plaça la grande pelle sur la tablette de molasse et dit brusquement :

— Allons ! qui donne le pain ?

— C'est à votre tour, Madame Guy, dit une des femmes.

— Allons ! mille.... mille!... dépêchez-vous. Il fait chaud, ici, cria Jacques.

Adèle, à demi effrayée par l'air brutal du fournier, se plaça tout près de la bouche du four, et, à mesure que les femmes lui tendaient un paillason plein de pâte, elle le versait sur la pelle. Jacques le lançait au fond du four et ramenait immédiatement son outil à la même place.

— Voyons, Madame, nous ne sommes pas à l'église, ici ; il ne s'agit pas de joindre les mains : voulez-vous un peu vous dépêcher?... Ce n'est pas comme ça, mille noms !....

Dans son impatience pleine de colère, il saisit le bras d'Adèle et le serra si fortement dans une de ses mains, que la pauvre femme lâcha le paillason qu'elle tenait : ce dernier tomba et la pâte alla rouler sur le sol, dans les cendres et la poussière.

— Bon ! cria le fournier devenu furieux. À une autre ! Vous auriez mieux fait de rester dans votre pays que de venir nous embarrasser ici.

Une autre femme prit la place d'Adèle, pendant que celle-ci, quasi tout en larmes, ramassait la pâte sur le terrain.

Lorsque tout fut caché dans le four et la porte fermée, Susanne la voisine, qui se trouvait aussi là, ne put s'empêcher de dire au fournier qu'il était un brutal et un malhonnête. « Oui, vous êtes un malhonnête, Monsieur Jacques ! Si vous m'aviez serré le bras, à moi, toute vieille que je suis, comme vous l'avez fait à cette jeune femme, je vous aurais flanqué le plus beau soufflet que vous eussiez reçu de votre vie,

vilain que vous êtes!» Toutes les autres femmes applaudirent à ce discours et cherchèrent à consoler Adèle, dont le bras, noirci par la griffe du fournier, montrait la trace évidente d'une forte pression et même un peu de sang s'échappant d'une égratignure.

— Je serai moins gauche une autre fois, j'espère, dit Adèle. Il est vrai que je ne suis pas habituée à entendre crier et jurer ; cela me fait tout de suite frissonner, et alors je ne sais plus où j'en suis..

— Eh oui ! ce malheureux, reprit encore Susanne, croit que tout le monde est comme lui, un emporté, un fou ! Où en serait-on, si chacun avait une humeur de chien comme la sienne ? Ah ! si j'étais à la place de la Guy, je garderais cette marque sur mon bras, pour faire honte à ce grossier ; ou bien, je chargerais mon mari de lui apprendre à vivre. Encore deux ans ! et après, qui vivra verra !

Jacques le fournier n'avait pas plus l'air de s'inquiéter de ces menaces que si un essaim de mouches eût bourdonné à ses oreilles à moitié cuites.

— Allons, allons ! pas tant de bruit par là, dit-il : vous n'êtes que des *tabousses*⁶. Allez-vous-en ! et revenez chercher votre pain à dix heures.

Les pauvres femmes prirent leurs corbeilles vides et leurs paillasons, puis elles s'en allèrent.

6 - Babillardes.

CHAPITRE IV

È MOI LA VENGEANCE.



Dans un village, la moindre petite nouvelle se transmet de maison en maison avec une grande rapidité. Les gens ayant, en général, fort peu de choses intéressantes à se communiquer, sont bien aises de se raconter réciproquement ce qu'ils ont appris du premier passant, du facteur de la poste, ou de la messagère, à son retour de la ville.

Vers la fin de la journée, les trois quarts des habitants de la commune savaient déjà ce qui s'était passé au four le matin, y compris les propos de Susanne; et il n'y avait pas une femme qui ne blâmât Jacques. Comme il était suffisamment connu, personne ne fut étonné de sa grossièreté.

Lorsque Rodolphe apprit le fait de la bouche d'Adèle, en dînant à midi, son œil s'enflamma soudainement: il se leva, fit deux ou trois pas dans la cuisine avec son couteau tout ouvert dans la main droite, mais il ne tarda pas à se rasseoir à table, en face de sa femme, qui tenait le petit Albert sur ses genoux et lui donnait de temps en temps une bouchée de pommes de terre au lait. — Adèle tremblait en voyant son mari dans une si grande agitation.

— Montre-moi un peu ton bras, lui dit Rodolphe.

— Vois-tu, ce n'est rien: il m'a un peu griffée avec ses ongles, mais ce sera fini demain. Tu me promets, Rodolphe, de te tranquilliser là-dessus, et de n'en rien dire au fournier. La voisine Susanne lui a déjà fait une bonne leçon.

— Il mériterait...., mais tu es meilleure que moi, Adèle; je tâcherai d'oublier son insolence et de lui pardonner. Seulement, qu'il n'y revienne pas!.... Peut-être ferions-nous mieux d'acheter notre pain à la ville, afin de n'avoir plus rien à démêler avec ce vilain homme.

— Non, Rodolphe: prenons patience avec lui. Montrons-nous ce

que nous devons être, de vrais chrétiens. Et puis, tu sais aussi bien que moi que le pain des boulangers ne *tient pas la faim* comme celui que nous faisons nous-mêmes. Pour toi, qui travailles beaucoup, ce pain acheté ne serait pas bon. Tu verras que tout ceci ne sera rien. Et, si nous pouvions ramener cet homme à de meilleurs sentiments, lui montrer le pouvoir de l'Évangile sur le cœur, ne serions-nous pas extrêmement heureux ?

Rodolphe avait fini de dîner ; il embrassa tendrement sa bien-aimée, reprit sa hotte et sa bêche, et se disposait à partir, lorsque Adèle lui dit :

— Reste encore un moment avec moi ; garde le petit pendant que je laverai vite les assiettes, et j'irai t'accompagner un bout de chemin.

Rodolphe s'assit. Il prit son fils sur ses genoux, le fit tenir droit en l'entourant d'un cercle formé de ses bras nerveux, puis, lorsque l'enfant commençait à chanceler et à avoir peur, il se jetait sur la poitrine de son père et s'accrochait à ses favoris par ses petites mains. L'heureux père s'amusait lui-même à ce manège, qui le ramenait insensiblement à un état de calme et de repos d'esprit. Un quart d'heure après, il se mit en route pour son ouvrage, accompagné de ses deux trésors. Lorsqu'ils furent hors du village, Adèle se retourna et revint chez elle, tout heureuse que son mari n'eût pas rencontré celui qui s'était si mal comporté envers elle le matin. Elle se mit vaillamment à coudre des chemises neuves pour Rodolphe, pendant qu'Albert s'amusait dans sa chaise, dont la tablette était garnie de petits morceaux de bois. Bientôt la jeune femme se mit à chanter doucement le beau cantique :

C'est dans la paix que tu dois vivre,
 Enfant de Dieu, disciple du Sauveur.
 Par son Esprit ton âme doit le suivre
 Sur le sentier de la douceur.
 Si contre toi s'élève quelque offense,
 Si l'on te hait, si l'on veut t'opprimer,
 Ferme ton cœur à la vengeance :
 Comme ton Dieu tu dois aimer.

Bien loin de toi, que toute haine,
 Que tout dépit soit toujours repoussé.
 Souffre en repos et l'insulte et la peine,
 Et sans orgueil sois abaissé.
 Oui, pour Jésus, pour ce roi débonnaire,
 Reçois le coup le plus humiliant ;

Bois jusqu'au fond la coupe amère :
Comme ton Dieu sois patient.

Ce n'est pas toi que hait le monde ;
C'est ton Sauveur qu'ils ne connaissent pas.
Ah ! plains-les donc : leur misère est profonde ;
Contre Dieu se lève leur bras.
Tends-leur la main au bord du précipice ;
S'ils sont tombés, cours, et sois leur soutien,
Et, pour punir leur injustice,
Comme ton Dieu, fais-leur du bien.

Comme Adèle achevait le dernier verset, la porte de la cuisine s'ouvrit lentement, et une voix de femme demanda s'il était permis d'entrer.

— Entrez, dit Adèle.

C'était la fournière avec son enfant au bras. La pauvre Henriette Videz avait l'air fort ému. Adèle la fit asseoir avec empressement.

— M^{me} Guy, lui dit la visiteuse, j'envie bien votre bonheur. Vous pouvez chanter en travaillant et en gardant votre enfant, et moi je passe mon temps de solitude à pleurer. Excusez-moi si je vous dis cela ; depuis votre visite d'hier, j'ai beaucoup pensé à vous et je sens que vous avez gagné ma confiance. Je suis donc venue pour vous prier de pardonner à mon mari sa grossièreté à votre égard : Jacques n'est pas, au fond, un méchant homme ; son défaut est de se laisser aller à la mauvaise humeur et à la colère quand il est au four ; mais je vous assure qu'il n'est foncièrement ni méchant, ni bataillard : il travaille beaucoup ; il est vif et intéressé ; alors, un rien le met de travers. Est-ce que vous lui pardonnez ? J'ai une grande frayeur que votre mari ne demande raison de l'offense que Jacques vous a faite, et qu'ils ne se battent : c'est pourquoi je suis venue vous supplier de lui pardonner.

Adèle s'empressa de tendre la main à la femme Videz, en l'assurant qu'elle pardonnait sincèrement à son mari. — Quant à Rodolphe, ajouta-t-elle, j'espère qu'il lui pardonnera aussi. Mais il est de toute importance que votre mari ne le provoque en quoi que ce soit. Rodolphe connaît son devoir de chrétien, sans doute, mais il a le sang bouillant, et je ne répondrais de rien si votre mari avait l'air de le molester. Ainsi, faites, de votre côté, tout votre possible pour engager votre mari à être poli avec le mien, quand ils se verront. Pour le moment, le mieux est qu'il ne lui parle pas, à moins qu'il ne veuille lui dire : « J'ai eu tort, excusez-moi. »

— Eh ! pauvre amie ! jamais Jacques Videz n'a dit une telle parole.

— Eh bien, il faut prier Dieu de le changer.

— Personne ne peut rien sur un tel caractère ; j'ai tout essayé.

— Avez-vous essayé de prier, M^{me} Videz ? La fournière ne répondit pas.

— *Demandez et vous recevrez*, dit le Seigneur. Je ne suis qu'une pauvre femme comme vous, mais je vous promets de prier pour votre famille. Est-ce que votre petit garçon se porte bien ? il me semble qu'il a l'air tout abattu aujourd'hui ?

— Non, qu'il n'est pas bien : je lui ai sûrement donné de mauvais lait.

— Et puis, voyez ! sa bande est trop courte : il n'a pas les reins fermes ; il a besoin d'être un peu arrangé. Donnez-le-moi un moment : j'ai là plusieurs bandes d'enfant ; voulez-vous en accepter une ? je la lui mettrai avec plaisir.

— Oh ! que vous êtes bonne !

Adèle prit immédiatement une belle bande en laine grise, très souple : elle posa l'enfant sur la couchette du sien, saisit vite une éponge et de l'eau tiède, et en moins d'une minute elle eut débarbouillé le marmot, qui se laissa faire sans trop grimacer. Elle ouvrit son lange, le rajusta, et commença à enrouler la bande autour de la taille de l'enfant, sans trop le serrer, mais de façon pourtant à ce que le petit être se sentit plus ferme. Elle acheva la toilette et rendit le nourrisson à sa mère, dans un état de satisfaisante propreté. Celle-ci reprit le chemin de sa maison, le cœur rafraîchi et avec des pensées toutes nouvelles en germe dans son esprit.

Adèle se remit à son ouvrage ; mais, de temps en temps, elle ne pouvait s'empêcher de se dire à demi-voix :

« Oh ! quelle grâce Dieu m'a faite en me donnant un mari avec lequel je peux prier chaque jour ! Pauvre femme Videz, quelle triste position que la sienne ! »

Lorsque Rodolphe revint le soir et apprit ce qui s'était passé en son absence, il approuva complètement sa femme, et promit de veiller sur lui-même quand il verrait Jacques le fournier.

Si Rodolphe eût été un homme du monde ayant reçu une bonne éducation ; — un savant, un lettré, un militaire, un magistrat ; — s'il eût été imbu de ce faux point d'honneur devant lequel rien ne résiste, il se serait empressé de fendre la tête d'un coup de sabre à Jacques le fournier ; ou bien, il lui aurait proposé de se traverser réciproquement la poitrine, au moyen de deux coups de pistolet à bout portant.

Cela eût beaucoup mieux valu, sans doute, qu'une conduite charitable et vraiment chrétienne ! Ne trouvez-vous pas, lecteur ?

CHAPITRE V

JOURS DE PRINTEMPS.



Le mois de mars se termina sans guerre déclarée et sans événement de quelque importance. Les deux fournées suivantes eurent lieu comme à l'ordinaire, avec force jurements ; mais Adèle n'eut pas la charge d'enfourner. Susanne, dont le tour était venu après elle, tint le fournier à distance en lui disant tout uniment qu'elle lui enverrait un pain au milieu du visage, s'il se permettait de la toucher seulement du bout des doigts. Jacques se considéra donc comme averti et se contenta de tempêter. Ce fut sa femme qui vint commander chez Rodolphe ; elle profita de la circonstance pour s'entretenir encore un peu avec Adèle. Celle-ci l'engagea de nouveau à lire la Bible et à prier.

Avec avril vinrent les beaux jours. Rodolphe connaissait les travaux du jardin et la taille des arbres nains. Quand on vit, dans le village, comme il avait bien arrangé son jardin, replanté les buis, dressé les allées, nivelé la terre, fait des rebords aux plates-bandes le long des murs, préparé une petite couche pour des primeurs, etc. ; la plupart des femmes de riches paysans demandèrent à leurs maris la permission de prendre Rodolphe à la journée, pour tailler leurs arbres et remettre leurs jardins en bon état. Ce dernier trouva ainsi à sa portée une occupation qu'il préférait aux gros ouvrages de la campagne et qui lui était mieux payée.

Parmi les propriétaires campagnards, il en est peu qui aient le goût du jardin ; c'est ordinairement la *femme* qui sème les graines, après qu'un domestique a fossoyé, souvent d'une manière grossière, les plates-bandes et les grands carrés. De tels soins sont considérés comme une puérilité par les *hommes*, et pourtant ils y trouveraient certainement beaucoup d'intérêt s'ils voulaient s'en occuper. Quelques-uns le font et s'en félicitent. On reconnaît bientôt la main

d'un homme dans ces travaux divers : tout se fait d'une manière plus régulière, avec une suite et une ordonnance qui ne peuvent guère entrer dans l'esprit d'une femme de paysan et qui demandent, le plus souvent, une force supérieure à celle qu'elle a reçue de la nature. Que le mari abandonne à sa femme et à ses filles la culture des fleurs et le nettoyage des semis ; — elles s'y entendront beaucoup mieux que lui, — mais qu'il ne cède à personne, s'il en a réellement le temps, le droit et le devoir de cultiver lui-même son jardin.

Rodolphe vit bientôt qu'il pourrait tirer un très bon parti du sien, en le cultivant de manière à fournir aux habitants du village les plants de légumes qu'ils devraient forcément acheter. Il le dirigea donc en bonne partie en ce sens. Déjà il songeait à repiquer des choux-fleurs, quand personne au village ne croyait qu'on dût mettre la graine en terre, ni même qu'on pût obtenir des *plantons* dans cette localité ; et il avait des petites laitues prêtes à manger, lorsque ses voisins consultaient l'almanach pour savoir si le jour était bon pour en semer.

L'herbe croissait dans les vergers, le long des rigoles ; les amandiers avaient fleuri dans les vignes ; les cerisiers s'avançaient rapidement. Rodolphe fut aussi demandé par beaucoup de personnes pour faire des greffes : c'était le moment, la sève arrivant de l'air et de la terre. Les prairies se couvraient de fleurs, perçant le gazon tendre et délicat. La neige disparut peu à peu sur les versants du Jura, et bientôt les premières feuilles du hêtre vinrent succéder aux fleurs cotonneuses du saule marceau. Les grives, les merles, les étourneaux, le torcol, le vigoureux pinson, le rossignol de muraille et cent autres oiseaux, chantaient partout. Les blés hivernes reverdissaient. La vie était revenue dans l'atmosphère comme dans le sein de la terre. Ô résurrection de la nature ! avec quelle joie l'homme des champs te salue toujours !

Rodolphe et sa femme profitèrent de l'après-midi d'un beau dimanche de printemps, pour faire une promenade à la lisière inférieure du Jura, Ils ne connaissaient pas encore cette partie de la contrée, d'où l'on a de si beaux points de vue sur le lac Léman et les Alpes, et où l'on trouve tant d'endroits frais et charmants. Ici, c'est un étroit sentier, tracé dans un massif de pins rustiques et débouchant tout à coup sur quelque pré tout entouré de bois verts. Un petit ruisseau court gaiement sur le gazon, qu'il fertilise en s'échappant à gauche et à droite ; — là, c'est un hêtre séculaire, aux branches élançées formant un dôme immense, dans lequel dorment les pigeons ramiers ; plus loin, c'est une esplanade d'où vous voyez la plaine tout unie à vos pieds, et le grand lac se courbant à l'orient pour se cacher derrière les rochers de Meillerie.

Rodolphe portait le petit Albert pendant qu'Adèle cueillait des violettes; l'heureux petit ménage jouissait de son bonheur, qu'il connaissait bien. En pénétrant dans un chemin couvert de branches, ils entendirent un certain bruit dans leur voisinage, et bientôt ils se trouvèrent rapprochés d'un homme à moitié baissé, qui coupait des épines et des broussailles avec une serpe. Ils reconnurent tout de suite Jacques Videz, qui, malgré la sainteté du jour du repos, travaillait ici en cachette et préparait du bois pour son four. Il se retourna au bruit de leurs pas, sans paraître le moins du monde humilié de ce qu'il faisait là. Quand ils passèrent à côté de lui, il dit tout haut :

— Celui qui travaille, prie : les fainéants seuls se promènent.

— *Souviens-toi du jour du repos pour le sanctifier*, répondit Rodolphe, sans s'arrêter.

— Allons-nous-en, dit Adèle, quand ils eurent dépassé le fournier ; ne restons pas dans un tel voisinage. Ah ! sa pauvre femme, que je la plains !

Le lendemain, à midi, Rodolphe venait de dîner et retournait à son ouvrage. Entre le four et la fontaine couverte se tenait un homme avec un troupeau de cochons ; et comme Rodolphe avait l'intention d'acheter un de ces animaux, il s'en approcha.

Dans la campagne, c'est toujours une affaire importante qu'un achat pareil, car elle peut être ou très mauvaise ou très bonne, suivant le choix de l'animal. Rodolphe examinait, depuis un moment, un jeune porc croisé, anglais-savoyard, lorsque Jacques Videz arriva près du four, traînant, partie sur son dos et partie sur la terre, une énorme charge de fagots d'épines. Il la renversa contre le mur voisin et se trouva en ce moment presque face à face avec Rodolphe. Ce dernier continuait à examiner sa bête, puis il dit au marchand :

— Allons, est-ce convenu, comme je vous offre ?

— Non ; mettez deux francs. C'est un beau cochon ; un tout beau mâle, je vous en répons. Si vous en avez soin, il fera une *bonne fin*.

— Je remettrai un franc, dit Rodolphe.

— Eh bien, prenez-le.

— Je me réserve de le faire visiter.

— Rien de plus juste.

— Ah ! ce n'est pas la bête qui est ladre, dit effrontément Jacques Videz, mais bien...

— Mais bien qui ? reprit Rodolphe en se retournant comme un éclair et les yeux enflammés.

— Ôtez-vous de là, vous me gênez, dit Jacques en le poussant avec la main.

La provocation était trop forte : Rodolphe empoigna le fournier à

bras le corps, l'enleva de terre et le jeta sur le tas de fagots, avant même que le marchand eût eu le temps de s'approcher d'eux.

— Allez voir maintenant si je suis ladre, méchant que vous êtes ! dit Rodolphe avec sang-froid.

Jacques passait pour l'homme le plus fort de la commune ; mais, essoufflé par la marche, fatigué par le poids de l'énorme fardeau qu'il venait de déposer, il fut pris au dépourvu et ne put résister ni à la vigueur reposée de Rodolphe, ni à l'impétuosité de son élan : il se débrouilla comme il put de ses épines et courut se cacher dans le bâtiment du four, excessivement honteux de sa défaite.

CHAPITRE VI

LA BLESSURE.



Qu'il a bien fait ! qu'il a donc bien fait ! s'écria l'expressive Susanne, lorsqu'elle apprit ce qui s'était passé vers le four. Je suis bien pauvre, mais je ne prendrais pas une pièce de vingt francs que ce mauvais *rauffin* n'eût été lancé sur son tas d'épines. Cela lui venait comme la suie sur son bonnet.

À présent, nous pouvons compter qu'il tiendra sa langue tranquille.

Les trois quarts des habitants du village donnèrent aussi une complète adhésion à l'action vigoureuse de Rodolphe. C'était dommage seulement qu'elle n'eût pas eu un grand nombre de témoins. Quelques personnes trouvèrent bien que, en qualité d'étranger à la bourgeoisie de la commune, Rodolphe aurait pu avoir un peu plus de support ; mais ce n'était ici qu'une infime minorité. En général, on donna raison à Rodolphe.

Quant à ce dernier, il ne tarda pas à éprouver un véritable regret de ce qu'il avait fait : un tel acte n'était point dans ses habitudes, et encore moins dans ses sentiments à l'égard du prochain, à l'égard même d'un homme qui, dès son arrivée au village, s'était posé comme son ennemi personnel et l'avait grièvement offensé deux fois.

— Je n'ai plus été maître de moi, dit-il à sa femme ; cela s'est fait sans que j'aie su comment. Je le regrette beaucoup, quoique cet échec fût peut-être nécessaire pour remettre un tel homme à sa place.

Ainsi, lorsqu'on le complimentait à ce sujet, il souffrait au contraire en lui-même, sans se rendre compte, cependant, de ce qu'il aurait pu et dû faire dans la circonstance difficile où il s'était trouvé. De telles choses sont considérées comme fort amusantes, ou comme de simples bagatelles par l'homme du monde ; par le disciple de Jésus-Christ, jamais : la conscience de l'un ne ressemble point à celle de l'autre.

Le lendemain, comme Rodolphe travaillait dans un jardin placé au bord de la rue du village, il vit passer deux hommes qui en portaient un troisième étendu sur une courte échelle servant de brancard ; ce dernier avait un mouchoir sur le visage.

— Qu'est-ce que c'est ? qu'est-il arrivé ? demanda Rodolphe.

— C'est, lui répondit-on, Jacques le fournier qui s'est fait une horrible coupure à la jambe avec sa serpette ; il a tellement perdu de sang qu'il est comme évanoui. Personne, ici, ne saura le soigner.

— Portez-le chez lui, dit Rodolphe, et dans une minute je vous rejoins. J'ai du sparadrap chez moi et tout ce qu'il faut pour le premier moment.

Rodolphe jeta son outil, courut dans sa maison, prit un rouleau de sparadrap, du coton en bourre, une bande de toile, une éponge, et arriva chez Jacques Videz en même temps que le malheureux blessé. Il entra même le premier, pour dire à sa femme de ne pas s'effrayer : que son mari s'était fait une coupure et qu'il la lui panserait sans avoir besoin d'autre chose que d'un bassin d'eau tiède. Il fit étendre Jacques sur son lit, et lui tâta le pouls pendant que les deux hommes racontaient à la pauvre femme Videz comment l'accident lui était arrivé.

— Pour le moment, dit Rodolphe, il vaut mieux m'aider ici que de tant causer. Vous, tenez le bout de ceci pendant que je le couperai en bandes, et vous, allumez une lampe ou une chandelle. À présent, voyons : Il s'agit de m'éclairer ici.

Rodolphe fit mettre un drap de lit, plié en huit, sous la jambe atteinte, puis il releva le pantalon, et détacha la cravate avec laquelle Jacques avait serré la blessure. Une ouverture béante se laissa voir ensuite, longue d'un demi-pied et large à mettre un doigt dans la plaie. Le sang en sortait toujours avec abondance, malgré les caillots qui s'étaient formés dans la partie comprimée par le mouchoir. Rodolphe lava proprement le sang, puis il essaya de rapprocher les lèvres de la coupure : il vit que le sparadrap serait suffisant pour les retenir aussi près que possible l'une de l'autre ; car, si la coupure était très large dans le milieu, elle était heureusement plus oblique que directe et il ne paraissait pas qu'il y eût d'artère coupée. Il ne voulut pas, d'ailleurs, faire un point de suture à cette énorme balafre, avant qu'un chirurgien l'eût examinée. Ainsi, il se borna à coller des bandes de sparadrap prenant de loin, très rapprochées les unes des autres. Il en croisa ensuite de nouvelles sur les premières, puis il posa successivement plusieurs couches de coton en bourre sur l'appareil, et termina par la bande de toile, qu'il assujettit sur presque toute la longueur de la jambe. Cela fait, il dit qu'il fallait donner un verre d'eau de menthe sucrée au malade et lui laver le visage avec de l'eau et du

vinaigre ; puis le laisser tranquille sur son lit.

Durant tout le pansement, Jacques n'avait fait que soupirer et prononcer quelques mots entrecoupés, comme s'il avait à peine conscience de ce qui se passait autour de lui.

— C'est une terrible coupure, n'est-ce pas ? demanda ensuite sa femme.

— Oui, répondit Rodolphe, mais j'en ai vu bien d'autres, et, s'il plaît à Dieu, votre mari sera vite remis. Je reviendrai ce soir. Il ne faut lui donner ni vin ni liqueurs. S'il demande à manger, faites-lui une soupe légère. Envoyez chez moi votre aîné pour chercher des petites laitues.

— Eh ! que vous êtes bon, pauvre Monsieur Rodolphe et après tout ce que mon mari vous a fait.

— Chut ! pas un mot sur tout cela : qu'il n'en soit plus question.

Quand il fut dehors avec les deux hommes qui avaient apporté Jacques, ceux-ci lui demandèrent où il avait appris à panser les blessures.

— J'ai servi quatre ans chez un docteur en chirurgie, dans une grande ville de France, dit-il ; et il me faisait appeler chaque fois qu'il avait une blessure à panser. Du reste, j'ai souvent soigné des cas pareils à celui-ci. Dites-moi maintenant comment Jacques s'est fendu la jambe de cette manière.

Voici ce que lui racontèrent les deux paysans :

Jacques coupait des broussailles à la place même où Rodolphe l'avait vu le dimanche précédent. Il se servait tantôt d'une serpe à long manche, tantôt d'une serpette de vigneron qu'il tenait dans sa poche. Ayant voulu couper, avec ce dernier outil, une belle tige d'épine noire pour en faire un bâton, le bois dur et noueux résista au tranchant ; Jacques fit alors un violent effort en tirant la serpette, qui, s'échappant de l'entaille commencée, vint lui pourfendre la jambe comme on l'a vu. Effrayé à la vue du sang et de la grandeur de la plaie, le fournier cria au secours : il s'attacha la jambe comme il put, et, l'émotion le gagnant lorsqu'il eut fait le récit de son accident aux deux hommes qui étaient arrivés auprès de lui, il tomba évanoui sur le sol. Ceux-ci l'avaient alors couché sur la petite échelle dont il se servait lui-même pour marcher dessus quand il y avait de l'eau sous ses pieds ; puis ils l'emportèrent au village, et c'est alors que Rodolphe les avait vus passer.

CHAPITRE VII

LA VISITE DU DOCTEUR.



Rodolphe retourna dans la soirée chez son blessé, qu'il trouva assoupi et ayant de la fièvre. Le lendemain matin, il y revint de bonne heure : Jacques avait passé une mauvaise nuit, dans une agitation nerveuse presque continue, parlant d'une manière incohérente et faisant beaucoup de mouvements avec les bras. Rodolphe s'assura que le pansement de la jambe était toujours en bon état ; mais il dit qu'il fallait de toute nécessité demander un médecin, parce qu'il croyait que Jacques avait autre chose que la coupure. Il offrit d'aller parler lui-même au docteur, à la ville la plus rapprochée.

— Mon pauvre Monsieur Rodolphe, qu'allons-nous devenir si mon mari tombe malade ! avec ce petit enfant ici, et le four ! surtout le four. Dans cette saison, nous ne trouverons personne pour remplacer mon mari ; tous les hommes sont occupés aux vignes.

— Tranquillisez-vous sur ce dernier point, répondit Rodolphe ; je me chargerai du four : mais il ne faut pas en parler au malade dans ce moment ; et, quant à votre petit enfant, tâchez que votre belle-mère le garde autant que possible dans sa chambre. J'espère qu'il n'y a rien de grave dans l'état de votre mari ; seulement je crois que la coupure n'est pas ce qui lui donne cette agitation, et voilà pourquoi je vais chercher le médecin.

Henriette Videz le remercia avec effusion en faisant la différence de tels sentiments avec ceux que Jacques avait manifestés à l'égard de Rodolphe et de sa famille. « Ah ! oui, certainement, se dit la pauvre femme, oui, c'est le bon Dieu qui met ces sentiments-là au cœur de l'homme, tandis que ceux de mon pauvre mari viennent du démon. » Puis, se rappelant tout à coup ce que lui avait dit Adèle Guy : « Ô Seigneur Dieu ! s'écria-t-elle, aie pitié de mon mari et de moi, et

pardonne-nous nos péchés ! »

Rodolphe ne tarda pas à être de retour avec le docteur, qui l'avait ramené dans son cabriolet. Dès que le médecin eut examiné Jacques, il dit qu'une maladie se déclarait et que ce serait probablement une fièvre cérébrale avec complication ; mais que, Jacques ayant perdu beaucoup de sang par sa coupure, il espérait que la maladie en serait moins intense et qu'on pourrait la combattre victorieusement. Il fit toutes ses prescriptions en présence de Rodolphe, qui s'engagea à en surveiller l'exécution :

— Car, voyez-vous, M. Guy, puisque vous avez servi chez mon confrère Malaxe, vous n'êtes pas là sans savoir que les paysans ne comprennent pas la moitié de ce qu'on leur dit, et ne font pas le quart de ce qu'ils comprennent. Voyons maintenant la jambe : bien, très bien. Je n'aurais pas mieux fait le pansement ; vous avez sagement croisé la bande sur le tibia : c'est réellement très bien. Vous vous êtes assuré que l'artère tibiale n'est pas coupée ?

— Quand j'ai lavé la plaie, il n'y avait aucun jet de sang ; ce dernier coulait tranquillement.

— Bien, très bien. C'est vraiment dommage de défaire ce pansement ; mais, pourtant, je veux voir.

Le docteur retroussa les manches de son habit ; il enleva lestement la bande, pendant que Rodolphe soulevait la jambe, puis, quand il eut découvert les bandelettes de sparadrap, il dit de nouveau : — C'est absolument inutile de les détacher : laissons cela tranquille, jusqu'à ce que la douleur se fasse sentir dans quelques jours. Il est vraiment fort heureux pour ce pauvre homme que vous soyez venu demeurer ici, et que vous ayez eu du sparadrap.

— J'en ai toujours chez moi, Monsieur le docteur, et aussi des bandes.

— Ah ! je suis bien aise de le savoir : vous n'auriez pas l'intention de reprendre du service comme domestique, par hasard ?

— Non, Monsieur le docteur. Je suis marié et j'ai un petit enfant.

— Bien, très bien. Si vous eussiez été libre, je vous aurais proposé de venir chez moi. M^{me} Videz, reprit-il en s'adressant à Henriette, vous ferez ponctuellement pour votre mari tout ce que M. Guy vous dira.

— Oui, Monsieur le docteur.

— Et vous m'enverrez quelqu'un demain pour me donner des nouvelles. Est-ce que le malade avait l'habitude de boire beaucoup de vin ? demanda-t-il quand ils furent sortis de la chambre, et saluant de la main Rodolphe qui partait.

— Oh ! non, Monsieur. Sous le rapport de la boisson, mon mari est un homme très réglé ; c'est un grand travailleur.

— Faisait-il des excès d'un autre genre ? est-il, par exemple, disposé à la colère ?

Henriette ne répondit pas.

— Avez-vous eu (voyez, ma brave femme, ne craignez pas de me tout dire ; cela peut m'aider à comprendre la cause de la maladie de votre mari), avez-vous eu quelque scène violente avec lui ces derniers jours ?

— Non, Monsieur, reprit Henriette en tremblant, non ; mais mon mari haïssait ce bon M. Rodolphe, je ne sais, en vérité, pourquoi ; et il se fâche pour un rien. L'autre jour, il lui a dit, — c'est seulement avant hier, car je crois que je perds la tête — il lui a dit une grossière injure, et M. Guy l'a jeté sur un tas de fagots, quoiqu'il soit extrêmement fort. Cette défaite lui a causé une telle honte, et une telle rage intérieure, que c'est probablement là une des causes de sa maladie.

— Sans aucun doute, ma chère dame ; je suis extrêmement content de connaître ce détail. Et alors, ce Rodolphe est venu le soigner, et me chercher, et...

— Oh ! Monsieur, s'il y a sur la terre de vrais chrétiens, croyez que les Guy en sont ; et autant la femme que le mari. Pensez, Monsieur le docteur, que M. Rodolphe veut remplacer mon mari vendredi et samedi au four.

— C'est un brave et digne homme. Adieu, Madame.

Le bon docteur remonta en voiture, et un instant après il tira son mouchoir pour essuyer deux grosses larmes qui lui étaient venues sans qu'il s'en doutât. Il remit ses lunettes, puis, l'équipage étant sorti du village, il dit à son domestique.

— À droite, Nicolas ; nous irons ce matin à Dône. — Puissance de l'exemple, se disait à lui-même l'homme de l'art au fond de son cabriolet, que de mal et de bien tu peux faire sur la terre !

CHAPITRE VIII

UN REMPLAÇANT.



La maladie suivit son cours, avec des accès de violence et de délire, malgré la faiblesse de Jacques Videz. Il parlait de son four, allait *commander* par le village, faisait les mouvements d'entrer et de sortir le pain, et paraissait s'entretenir avec diverses personnes, mais toujours d'une manière incohérente. Un jour, dans un moment de douceur et de tranquillité comparative, il essaya de saisir quelque chose dans le vide avec sa main droite, puis il dit lentement : « Rodolphe, j'ai eu tort ; pardonnez-moi. » Mais soudain il ajouta en se levant sur son séant : « Des charbons, des charbons de feu ! Rodolphe ! Rodolphe ! »

Sa femme était là, seule ; elle lui prit les mains et chercha à le calmer : « Vois-tu, cher ami, c'est moi, c'est ta femme. »

— Oui, oui, répondait le malade en proie aux hallucinations de la fièvre ; oui, ils s'éteindront, les charbons ; et il n'y aura plus de fournaise. Puis il souriait d'un sourire effrayant.

Cependant Rodolphe allait et venait beaucoup chez Jacques, dans ses moments de repos, après les repas. Il passa même plusieurs nuits à côté de son lit. Chacun, dans le village, approuva sa conduite ; et, quand on le vit, le vendredi matin, mettre le feu au four et se préparer tout de bon à remplacer le fournier, ce fut presque un cri général d'admiration chez les ménagères. Mais saurait-il s'y prendre d'une manière convenable, et le pain s'en trouverait-il bien ? c'est ce qu'il faudrait voir.

Rodolphe enfila donc une vieille blouse sur son gilet, et la serra autour de sa taille par un court tablier de serge grise. Il *gouverna* son feu mieux qu'on n'aurait pu le supposer ; de temps en temps, il frottait le bout d'un fourgon de bois sur les plaques de molasse, à l'avant du four, pour jurer de la chaleur. Il s'en assurait à la couleur de la pierre

et à la quantité plus ou moins grande d'étincelles qui s'échappaient du fourgon. Quand le moment d'enfourner le pain fut venu, les femmes furent agréablement surprises de trouver toutes les étagères brossées, les toiles d'araignée enlevées et le sol proprement balayé.

— Nous sommes dans un autre monde, voisin Rodolphe, s'écria Susanne ; oui, vraiment, dans un autre monde.

— Pas encore, répondit le nouveau fournier, mais nous y entrerons certainement un jour. Il faut nous y préparer convenablement.

— Vous avez raison, voisin : mais ce que je voulais dire, c'est que tout est changé dans le taudis de notre ancien maître. Il y a du plaisir à poser les paillassons sur ces *tablars*. C'est moi, Mesdames, qui donnerai le pain à Rodolphe.

Tout alla au mieux pour l'opération, d'ordinaire si difficile. Rodolphe glissait chaque pain à sa place et retirait lestement la pelle, comme s'il eût fait ce métier toute sa vie. Il y mit, en réalité, moins de temps que Jacques.

Les femmes étaient dans l'admiration de son savoir-faire ; et, quand Pernelle lui dit d'un ton traînard qu'il ne faudrait pas oublier de *réger*⁷ les pains au bout d'un moment, afin qu'ils ne s'attachassent pas les uns aux autres par le biseau, Susanne s'empressa d'ajouter que Rodolphe n'était pas là sans savoir la chose : c'était inutile de lui en parler, car on voyait bien que ce n'était pas la première fois qu'il chauffait et dirigeait un four.

— En effet, dit Rodolphe, nous avons un four chez mon père, et, quand j'étais à la maison, j'étais ordinairement chargé de le chauffer tous les quinze jours. Mais il y a longtemps de cela.

— Que vous avais-je dit, Pernelle ? notre pain ira bel et bien, n'ayez pas peur.

— Dans deux heures et demie, vous viendrez le chercher, dit Rodolphe ; et, si je ne réussissais pas la première fois, vous m'excuseriez : il faut faire l'apprentissage de ce four.

— C'est clair, c'est clair. Nous vous pardonnons d'avance, dirent la plupart des ménagères.

Et quand elles furent dehors :

— Eh ! n'est-ce pas, au moins, que ce Rodolphe est agréable ! — quel *genti-homme* ça fait !

— Sa femme est aussi bien charmante, en vérité.

Au moment fixé, la fournée, parfaitement réussie, était déposée sur les étagères. Les pains étaient relevés, légers, d'un brun doré. La croûte inférieure avait bien été un peu *surprise* ; mais, au dire de

7 - Les remuer ; leur donner de l'espace.

plusieurs des propriétaires, c'était presque une qualité. Les femmes n'en revenaient pas de plaisir, en voyant leurs miches si appétissantes. Elles remercièrent le fournier Rodolphe, et, si elles avaient été méchantes au fond du cœur, elles auraient probablement souhaité que Jacques ne pût jamais reprendre le fourgon et la pelle. Nous espérons qu'elles furent plus charitables à l'égard de celui qui, dans le moment même, se débattait au fond de son lit avec le délire et la fièvre.

— Tenez, voisin Rodolphe ! dit Susanne ; on serait encore heureux quand on n'aurait que du pain pareil pour sa nourriture, pendant toute la vie.

— Oui, sans doute, voisine ; mais, puisque vous pensez cela, vous ne me refuserez pas une chose aujourd'hui, et vous non plus, Mesdames ?

— Quoi donc ? quoi donc ? dirent-elles toutes.

— C'est de lire ce soir chez vous, très attentivement, dans votre Bible, le verset 4 du chapitre IV de l'Évangile selon St. Matthieu, et tout le chapitre VI de St. Jean.

— Nous vous le promettons. À vendredi prochain, M. Rodolphe.

Les deux journées de four se passèrent à peu près de la même manière ; et, quand vint le dimanche, Rodolphe avait grand besoin de reposer son corps. Mais son âme était sereine et paisible : il avait fait son devoir d'homme et de chrétien ; il avait suivi l'exemple de son divin maître : heureux le serviteur qui sera trouvé ainsi veillant !

CHAPITRE IX

L'AIGUILLON.



Dans la demeure du fournier, la semaine recommençait d'une manière bien différente. Au lieu de se lever de grand matin comme autrefois, et d'aller expédier quelque ouvrage dans un endroit caché aux yeux du public, Jacques se retournait avec angoisse sur sa couche brûlante. À peine la fièvre qui le tourmentait lui avait-elle laissé une heure de repos durant toute la nuit. Dans la matinée, l'accès diminua, et le malade put avoir un peu de tranquillité. On ne laissa entrer personne dans sa chambre. Les gens qui vinrent demander de ses nouvelles furent reçus à la rue, devant la porte ; et c'est ce qu'il faudrait faire bien souvent dans les campagnes, au lieu d'admettre les visiteurs par demi-douzaines, qui ne font qu'agiter le malade par toutes sortes de lamentations sur son état.

Vers le milieu du jour, Jacques se réveilla et se sentit soulagé dans sa tête, bien que tout son corps fût comme brisé. Henriette mit la chambre en ordre, donna de l'air, essuya légèrement les meubles, arrosa le plancher avec un peu de vinaigre mêlé d'eau. Elle arrangea le lit de son mari et mit à Jacques un bonnet de coton tout blanc. Cette toilette faisait ressortir encore davantage la barbe noire du malade, déjà plus longue qu'à l'ordinaire.

— Merci, ma pauvre femme, dit-il, merci. Tu fais bien tout ce que tu peux pour me soigner. Je voudrais...

— Que voudrais-tu ? mon cher ami.

— Ferme la porte à clef : je voudrais causer un peu avec toi ; mets-toi là près de moi ; je ne peux pas parler bien haut.

Henriette vint s'asseoir à côté du lit et prit la main de son mari, qu'elle garda dans la sienne. Jacques lui dit :

— C'est Rodolphe Guy qui a soigné ma jambe le premier jour, ou si

je l'ai rêvé ?

— Oui, c'est bien lui ; et si tu savais comme il a été bon...

— Laisse-moi parler : il faut profiter de ce moment. C'est lui, aussi, qui est venu me voir plusieurs fois ?

— Oui, tous les jours, depuis ton accident.

— Écoute-moi bien, Henriette. Si je meurs sans le revoir, tu lui diras...

Un immense soupir arrêta la parole sur les lèvres du malade,.... qui reprit avec effort :

— Tu lui diras que j'ai eu tort à son égard ; je le sens, là, dit-il en touchant la place du cœur ; mais le mal est fait : c'est trop tard.

— Cher ami, tu verras que le bon Dieu te guérira, et alors...

Jacques fit un signe de tête négatif et ne répondit pas : il joignit les mains sur sa poitrine, pendant que ses yeux se levaient du côté du ciel. Au bout d'un moment, il reprit sans regarder sa femme :

— Es-tu là ?

Henriette lui mit une main sur le front et attendit :

— Lis-moi quelque chose dans notre Bible ; je l'ai trop longtemps méprisée, et maintenant c'est trop tard, murmura-t-il d'une voix presque inintelligible.

Henriette ouvrit une armoire, d'où elle sortit le saint volume, oublié depuis si longtemps par le maître de la maison.

— Où veux-tu que je lise, Jacques ?

— Ça m'est égal, répondit-il froidement. C'est trop tard, et d'ailleurs...

Évidemment le pauvre malade subissait en cet instant quelque tentation de découragement, de doute, ou tout simplement d'incrédulité, de cette incrédulité autrefois si profonde.

Henriette lut, sans choisir et comme le livre s'ouvrit, dans le III^{me} chapitre de la première épître de St. Jean, depuis le verset 10 jusqu'au verset 15. À cette terrible parole : *Quiconque hait son frère est un meurtrier*, Jacques dit avec vivacité :

— C'est assez, en voilà plus que je ne puis porter.

Au bout d'un moment de silence, il reprit :

— Je veux tout savoir, Henriette : comment as-tu pu arranger pour le four ? As-tu trouvé quelqu'un pour me remplacer ? je crains que non.

— Oui, j'ai trouvé, et même je n'ai pas eu besoin de chercher.

— Qui est-ce ? il faudra payer cet homme convenablement.

Henriette ne répondait pas.

— Je te demande qui a chauffé le four ? m'entends-tu ?

— C'est Rodolphe, qui s'est offert de lui-même, dit Henriette avec

émotion ; le pain est très bien allé, et...

— Ô mon Dieu ! mon Dieu ! s'écria Jacques : je suis un misérable. Aie pitié de moi ! pitié de moi !

Henriette n'ajouta pas un mot, mais son âme s'élevait avec ardeur au ciel, dans une humble et confiante prière.

Jacques se calma peu à peu ; un sommeil rafraîchissant vint de nouveau fermer ses paupières, en sorte que la pauvre femme put sortir tout doucement de la chambre, pour s'occuper de son ménage et de ses enfants.

CHAPITRE X

ENTRETIEN FRATERNEL.



La seconde semaine de la maladie de Jacques fut presque plus pénible encore que la première ; sa jambe le fit beaucoup souffrir, et le délire reparut avec intensité. Il fallut visiter la plaie ; le pansement fut assez long. Jacques se remuait continuellement dans son lit et menaçait à tout instant de déranger l'appareil. On craignait que la blessure ne se rouvrit. L'état du malade se compliquait de telle sorte que le docteur crut devoir avertir Henriette Videz en particulier.

— L'état de votre mari est maintenant très grave, ma chère femme, lui dit-il ; faisons tout ce que nous pouvons et devons : ce n'est pas nous qui arrêtons la mort, vous le savez bien. J'ai de l'espoir, pourtant ; si nous pouvons aller encore huit jours sans trop d'affaiblissement, le mieux ne tardera pas à revenir tout de bon. Mais soyez prudente, ces premiers jours : personne ne doit parler à votre mari excepté vous ; pas même Guy, entendez-moi bien.

— Oui, Monsieur. Que Dieu nous soit en aide dans notre détresse !

Comme tous ses confrères en médecine, le docteur de Jacques Videz se trompait de temps en temps, et même assez souvent ; mais il était un des rares hommes de l'art qui ont le courage d'en convenir franchement. Cette fois-ci, il vit juste, et tout arriva comme il l'avait prévu.

Les huit jours passés, Jacques ne tarda pas à devenir plus tranquille : il éprouva le besoin d'un peu de nourriture ; on lui permit de recevoir une visite de temps en temps, mais seulement pour quelques minutes. Bientôt il put se tenir dans un fauteuil, la jambe étendue sur un gros coussin. C'est dans cette situation que Rodolphe le trouva, quinze jours après la conversation rapportée dans le chapitre précédent. Jacques l'avait fait demander dans l'après-midi.

Henriette, après avoir donné une chaise à Rodolphe, le laissa seul avec son mari.

— Comment vous sentez-vous aujourd'hui, demanda simplement Rodolphe.

— Assez bien de corps ; la jambe ne me fait presque plus mal ; mais là, dit-il en mettant la main sur sa poitrine, là, au fond du cœur, il y a une angoisse inexprimable. Je me sens un grand pécheur devant Dieu : il y a des moments où il me semble que je suis couvert de charbons ardents, et je m'écrie alors dans mon âme : qui me les ôtera ?

— Le Sauveur, mon frère, n'en doutez nullement. Jésus a ôté, je dis ôté, la peine de la malédiction qui pesait sur nous : il s'est chargé de payer notre dette ; nos péchés ont été portés en son corps, quand il est mort pour nous sur la croix. Confiance, ami ; confiance pleine et entière en Celui à qui toute puissance a été donnée et qui a dit : La volonté de mon père est que je ne perde aucun de ceux qu'il m'a donnés, mais que je les ressuscite au dernier jour. J'ai éprouvé les mêmes angoisses que vous, à l'époque où j'ai été converti ; tout chrétien passe par là, une fois ou l'autre.

— Vous, Rodolphe ! c'est impossible ; jamais vous n'avez haï votre prochain comme je l'ai fait, et surtout celui qui s'est montré pour moi plus qu'un frère.

— Si je n'ai peut-être pas à me reprocher à votre égard les mêmes torts que vous avez eus au mien, et que j'ai du reste complètement oubliés, cependant je sens bien que je vous dois des excuses pour ma violence et mon emportement. Mais il ne s'agit ici ni de vous ni de moi et de nos torts réciproques, il s'agit du Dieu juste et saint que nous avons offensé, hélas ! continuellement. C'est devant lui qu'il faut nous humilier, en lui demandant son pardon et sa grâce, qu'il ne refuse à personne. Vous êtes comme moi et je suis comme vous, Jacques, un homme pécheur devant l'Éternel ; il n'y a aucune différence, et vous avez droit au salut aussi bien que celui qui vous paraît le meilleur ici-bas. Il n'y a aucune différence, dit l'Écriture, en ce que tous ont péché et sont privés de la grâce de Dieu.

— Oui ; mais après ? si Dieu fait grâce au pécheur.

— Après ? ce pécheur devient un autre homme. Il sent en lui un nouveau principe de vie. Sans doute il ne devient pas parfait du jour au lendemain ; il faudra qu'il combatte jusqu'à son dernier jour contre le mal qui existe encore en lui, dans sa vieille et mauvaise nature ; mais Dieu lui donnera finalement la victoire. Il faut veiller et prier, et ne jamais douter de l'amour que Dieu nous a témoigné en Jésus-Christ. Le chemin que vous avez suivi jusqu'à présent, était un mauvais chemin ! vous le sentez, n'est-ce pas ?

— Un chemin abominable, une vie d'enfer.

— Voudriez-vous y rentrer ? le pourriez-vous ? y seriez-vous heureux ?

— Que Dieu m'en préserve ! je sens bien que je dois changer et devenir un homme tout différent de ce que j'ai été : mais il y a des moments où le poids de ma conscience m'écrase.

— Parce que vous voulez le porter vous-même. Laissez, cher ami, laissez tomber ce fardeau devant la croix du Sauveur. Portez le joug du Seigneur ; ce joug est aisé, facile ; mais jamais aucun homme ne parviendra à porter son propre joug sans périr à la peine. Non, ce n'est pas nous qui ferons le salut, ni qui pourrons jamais l'offrir à Dieu. L'œuvre de grâce est faite. Acceptons-la de la main qui nous l'offre, et obéissons à notre maître.

— Que le Seigneur vous entende, Rodolphe ; mais dites-moi encore une fois que vous m'avez pardonné.

— Mais, sans doute, complètement. Et vous aussi, n'est-ce pas ?

Jacques regarda Rodolphe avec attendrissement, saisit sa main, qu'il serra dans les siennes, et lui dit presque en souriant :

— Non, je ne vous pardonne pas, car je vous dois plus que la vie.

— Pas à moi ! dit vivement Rodolphe ; pas à moi ! C'est au Sauveur que vous devez tout : ne l'oubliez jamais.

CHAPITRE XI

PROMENADE SOLITAIRE.



L se passa encore quelque temps avant que le malade pût marcher et sortir un peu à l'air bienfaisant de la campagne. Quand il revit le ciel si pur dans les beaux jours de mai, et la nature parée comme une épouse, il lui sembla qu'il voyait les œuvres de Dieu pour la première fois. Tout était fraîcheur et vie autour du pauvre ressuscité : lui-même n'était pas reconnaissable, tant la couleur de sa peau avait changé, et tant l'expression de sa physionomie était différente. Cet homme, autrefois couleur de suie, était devenu très pâle, et le sombre regard de ses yeux avait pris quelque chose de si bienveillant, que les gens qui le connaissaient se demandaient si c'était bien réellement l'ancien Jacques le fournier.

Sa jambe était à peu près guérie, mais faible encore. Grâce à la promptitude du premier pansement et aux soins qui suivirent, il y eut peu de suppuration à l'énorme coupure ; et, quant à la fièvre, elle avait fini par céder, après avoir menacé bien sérieusement les jours de Jacques Videz.

Par une belle matinée de la fin de mai, on le vit sortir de chez lui, seul, appuyé sur un fort bâton à poignée arrondie. Il descendit ainsi le chemin du village pendant quelques minutes, et se trouva bientôt à l'entrée d'un petit sentier tracé dans les prés et suivant, de là, le fond d'un vallon. Plus loin, le sentier rejoignait le chemin à char, à côté d'un pont jeté sur le ruisseau. Jacques entra dans le pré et s'assit sur l'herbe fleurie. De cette place, il voyait le vallon fuyant vers la plaine, avec ses pentes vertes, son onde forte, rapide, et ses beaux arbres fruitiers en pleine floraison. Puis, des groupes de grands chênes mêlés aux châtaigniers ; puis enfin, dans le lointain, de riches villages bien établis sur des terrains fertiles, tout bigarrés en ce moment par les

champs jaunes de colza. — Du côté de la montagne, le vallon s'élevait par degrés, de vergers en vergers, jusqu'à ce qu'il atteignît la limite des forêts et des pentes rapides. Telle se montrait en ce moment la nature forte et gracieuse dont notre malade était entouré, et dont il aspirait l'air à pleine poitrine.

Et chez lui aussi, il s'était fait une transformation plus remarquable encore que celle de la résurrection des campagnes. Le désert de son âme avait fleuri sous l'influence céleste du vent doux et subtil de l'Esprit de Dieu. Celui qui tient les cœurs en sa main, avait parlé au cœur de Jacques, par le profond sentiment de ses péchés et de son état de condamnation. Il l'avait frappé d'une grande épreuve, couché sur un lit de douleur, afin qu'il pût réfléchir sur lui-même et se voir comme en la présence du redoutable Juge de l'éternité. Amené là, l'homme haineux et terrible s'humilia ; il se repentit ; et, quand le doux nom de Jésus-Christ vint lui parler de grâce et d'amour, il accepta le salut en sentant que le principe d'une vie toute nouvelle venait de lui être donné. Jusqu'à ce moment il avait suivi sa propre voie mauvaise ; maintenant, il en suivrait une toute différente, celle de la paix, de la justice, de l'amour du prochain, celle enfin d'une sincère et vivante piété. L'exemple donné par Rodolphe l'avait vaincu ; il l'aimait maintenant d'une affection aussi vraie que son ancienne inimitié avait été profonde, et il éprouvait pour lui une sorte de respect qui lui faisait considérer Rodolphe comme une sorte d'envoyé de Dieu à son égard. Pour qu'une œuvre aussi grande s'accomplît, il avait fallu que l'aiguillon du péché se fit sentir au méchant, et que la frayeur de la justice divine le poussât au pied de la croix du Sauveur. Mais lui aussi était allé : comme l'enfant prodigue, il avait dit : Je me lèverai, et je m'en irai chez mon père.

La femme de Jacques voyait ce grand changement avec une admiration enfantine. Elle en bénissait Dieu de toute son âme, car elle aussi se tournait sincèrement du côté de l'Évangile. La puissance de l'Esprit-Saint était descendue sur toute la famille de l'ancien blasphémateur. « Il y a six semaines, se disait à lui-même le nouveau chrétien assis au bord du sentier, je ne goûtais aucun véritable plaisir, car quel bonheur y a-t-il à ajouter quelques écus à ceux qu'on possède, quand on n'aime que soi et son argent ! J'avais oublié Dieu ; mon cœur débordait d'animosité contre le prochain. J'allais à travers champs, comme une bête brute, sans rien comprendre au vrai but de la vie, sans voir autre chose devant moi que le travail et le gain de chaque jour. Mon âme et mon cœur auraient fini par se dessécher entièrement ; et, quand la mort serait venue, je serais allé dans la compagnie de ceux qui ont méprisé le salut et se sont moqués de la justice de

Dieu. Ah ! béni sois-tu, Toi, qui m'as frappé, dans ta miséricorde ! Et maintenant, donne-moi la force de marcher et de persévérer dans le chemin étroit où je suis entré ! »

Une voix humaine, à deux pas de lui, le sortit tout à coup de sa méditation solitaire :

— Que fais-tu là, Jacques ? je crois vraiment que tu causes tout seul.

Jacques tressaillit : il se leva, et, se retournant, il vit derrière une haie voisine un paysan qui se disposait à faucher de l'herbe.

— C'est toi, Samuel : pourquoi ne m'as-tu pas dit que tu étais là ? Il n'y a rien d'étonnant à ce que j'aie prononcé quelques mots à haute voix : voilà six semaines que je vis presque seul ; j'ai eu le temps de réfléchir à beaucoup de choses pendant ma maladie.

— Oui, je comprends : tu as dû furieusement t'ennuyer dans ton lit, en pensant à ton four et à tes autres ouvrages. Mais je n'ai pas entendu grand'chose de ce que tu as dit là, car j'arrive en cette minute ; ainsi, rassure-toi sur tes secrets, si tu en as. Tu parlais d'un *chemin étroit* ; le sentier où tu es n'est pas en effet des plus larges.

— Je pensais au chemin étroit de la vie, Samuel.

— Qu'est-ce que tu entends par là, Jacques ? reprit en riant le joyeux faucheur. J'espère bien que tu ne vas pas tomber dans la ... Suffit ! tu sais ce que je veux dire : tu n'as jamais été bien zélé pour aller à l'église, et même je me souviens de ce que tu m'en disais, lorsque nous allions travailler ensemble, le dimanche, dans les bois.

— Je ne veux, s'il plaît à Dieu, répondit Jacques avec douceur, tomber dans rien du tout, Samuel ; mais, pour retourner à mon ancien train de vie, c'est fini. J'en ai assez vécu, de cette vie mauvaise et stupide. J'ai une âme à nourrir, et non un corps seulement. Nous ne sommes pas comme les brutes qui périssent entièrement. Si jamais tu es affligé d'une maladie aussi grave que celle dont je suis à peine remis, tu verras ce qu'on éprouve à l'approche de la mort. N'attends pas ce moment-là pour t'y préparer. Fais mieux que moi. Adieu.

Jacques reprit tout doucement le chemin de sa maison, pendant que son ancien camarade pensait, en aiguisant sa faux : « Il a mordu à l'hameçon ; le Rodolphe l'a subtilisé : c'est tout de même assez drôle de l'entendre ; il parle comme un ministre, et presque mieux que le nôtre. »

Zigue-zague, zigue-zague ! sur la faux.

Oui, faucheur ! ta lame est tranchante. L'herbe n'y résiste pas. Mais ta vie, aussi, qu'est-elle ? un souffle que Dieu peut te retirer à l'instant même. En ta conscience, tu sens que ton compagnon a trouvé la bonne part, et tu sais fort bien qu'il y a un chemin large et spacieux,

qui mène les hommes à la perdition, et qu'un grand nombre d'entre eux le prennent.

En arrivant chez lui, Jacques dit à sa femme avec le sentiment d'une joie bien naturelle :

— Il me semblait, Henriette, en considérant les œuvres de Dieu ce matin, qu'il m'était tombé des écailles des yeux pendant ma maladie. Comme la campagne est belle et joyeuse en ce moment !

CHAPITRE XII

L'ENSEVELISSEMENT.



mesure que Jacques reprenait des forces physiques, celles de sa vieille mère décroissaient rapidement. La veuve Videz, depuis longtemps déjà, ne quittait plus guère sa chambre : enfin, elle se mit au lit tout de bon et ne le quitta plus. Son fils lui tint fidèle compagnie et lui montra toute la sincérité de ses nouveaux sentiments. Il lui expliqua ce qu'il avait éprouvé, et l'assura que son désir était maintenant de glorifier Dieu par une conduite vraiment chrétienne. La vieille femme comprit aussi par le cœur ce que lui dit son fils ; elle mit tout son espoir en Jésus-Christ, et mourut en bénissant Dieu de lui avoir accordé une si grande grâce.

Rodolphe fut prié par Jacques d'assister au convoi funèbre de sa mère. Lorsque tous les invités et les porteurs, au nombre desquels était le faucheur Samuel, furent réunis, Jacques apporta sa Bible à Rodolphe et lui demanda de faire une lecture rappelant la brièveté de la vie et les promesses de Dieu à ses enfants.

Rodolphe, fort ému comme on peut le penser, invoqua la bénédiction du Seigneur sur tous les assistants, puis il lut d'une manière fort simple le Psaume XC, et ensuite le chapitre XV de la première épître aux Corinthiens. Quand la lecture fut terminée, toute l'assistance, grave et silencieuse, se rendit à pas lents au cimetière. Au retour, presque tous les hommes du village défilèrent devant le convoi : les uns serraient la main à Jacques, les autres passaient tout droit après avoir salué. Le dernier de tous lui dit d'un air affectueux : Dieu console les affligés !

CHAPITRE XIII

REPRISE DU TRAVAIL.



Tout homme qui, sortant d'une grave maladie, sent ses forces revenir et la vie circuler de nouveau dans ses veines, éprouve un bien-être dont celui qui est en santé ne se doute pas. Ce dernier va et vient, mange, boit, travaille, comme s'il n'avait jamais fait que cela, et comme si c'était chose en soi toute naturelle ; tandis que celui qui relève à peine de souffrances longues et vives, jouit doublement de tout ce qui l'entoure, de tout ce qu'il voit, de tout ce qu'il fait. Le chrétien éprouve mieux qu'un autre encore tout ce que la convalescence lui apporte de bonheur et de jouissances paisibles, parce qu'il sait qui lui a rendu les forces et la santé du corps. Mourir est un gain pour le vrai fidèle, prêt à paraître devant son Père sous le manteau de la justice du Christ ; mais vivre dans le corps présent est aussi pour lui une douce chose, car il n'a pas été atteint par la maladie sans avoir vu de plus près son divin maître, sans avoir reçu de nouvelles et précieuses bénédictions. Il s'est enrichi des vraies richesses ; il s'est préparé pour le grand jour de l'éternité, et maintenant il chemine d'un pas tranquille sous le regard de Dieu.

C'est ainsi que Jacques Videz se trouva bientôt en mesure de reprendre son travail accoutumé et les soins du four communal. D'après le conseil de Rodolphe, Henriette Videz avait fait cultiver le terrain de son mari, y compris la vigne, par un ouvrier qu'elle ne nourrissait pas. De cette manière, Jacques ne s'était douté de rien, et tout son ouvrage avait été fait en temps convenable.

Quand il se sentit assez fort, il alla commander la première fournée du vendredi matin, comme à l'ordinaire, mais, on peut en être certain, avec un ton plus doux que précédemment. Rodolphe lui expliqua ce qui s'était fait dans le four en son absence ; le nombre de quintaux de

pain cuits et notés, le bois acheté, etc.

— Merci, merci, ami et frère ; je sais ce que je vous dois de toutes façons ; le Seigneur vous rendra au centuple vos bienfaits ; mais, dans quelques jours, nous causerons un peu à nous deux, et je vous mettrai au courant de diverses choses dont je n'ai pu encore vous parler. Pour le moment, je ne puis que vous remercier de tout mon cœur encore une fois.

Susanne, Pernelle, Adèle Guy et les autres préparèrent leur pain comme à l'ordinaire. En tournant sa pâte sur la planche pour la former en boules, Susanne parlait avec son mari, chez elle.

— Si ce qu'on dit de notre ancien grognon est vrai, nous en aurons bientôt la preuve, disait-elle. Jamais, non jamais je ne l'ai vu enfourner sans jurer ou se fâcher, ou nous dire des grossièretés. S'il a donc changé à ce point, c'est un miracle, oui, un vrai miracle de Dieu.

— Ah bah ! répondait le mari, ce sera bon pour quelque temps, jusqu'à ce que son vieux caractère reprenne le dessus ou que l'amour de l'argent le domine de nouveau : les loups ne se changent pas en agneaux.

— Mets *me voir* la corbeille ici près et fais-moi vite huit marques⁸ : voilà du papier et une plume ;... je suis en retard aujourd'hui. Oui, tu penses que les loups sont toujours des loups : mais qui nous dira que le voisin Rodolphe n'ait pas été une fois un loup, c'est-à-dire un homme emporté comme tant d'autres ; et pourtant, tu vois comme il a été bon pour Jacques et comme il est *genti* avec tout le monde.

— Je ne sais pas ce qu'il a été autrefois ; ce qui est certain, c'est qu'il a montré un bon caractère dans toute sa conduite avec le fournier.

— Enfin, qui vivra verra : aide-moi vite à *me* charger.

Susanne arriva au four la dernière ; on n'attendait plus qu'elle pour enfourner. Jacques tournait le dos à la bouche du four, laquelle était fermée. Décemment vêtu, il n'avait ajouté à ses habits ou à son visage aucun ornement venant du cendrier ou de la cheminée. Quant aux femmes, on aurait pu croire qu'elles s'étaient donné le mot pour demeurer silencieuses, à la file les unes des autres, en face du fournier.

— Je fais attendre, excusez-moi, dit Susanne au moment où Jacques prit l'anse de sa corbeille pour l'aider à se décharger.

— Cala ne fait rien, Susanne ; le four est également trop chaud.

Jour de ma vie ! pensa Susanne ; puis :

— On a peine à vous reconnaître, mou pauvre Jacques, tant vous êtes changé. Vous avez bien souffert, oui, *souffert*, dit-elle une seconde

8 - Le nom du propriétaire, sur une bande de papier.

fois en le regardant de plus près.

— Et j'en rends grâces à Dieu. Je vous fais à toutes mes excuses, pour tous les mots inconvenants que j'ai pu vous dire ici pendant plusieurs années. S'il plaît à Dieu, cela n'arrivera plus. En particulier, je prie M^{me} Adèle Guy de me pardonner ma grossièreté, lors de sa première fournée. Ce que je vous demande à toutes, c'est de me rappeler à mon devoir si je m'en écartais de nouveau.

Cela dit, Jacques se retourna et ouvrit la porte du four.

Les femmes sont, en général, meilleures que les hommes; plus accessibles à la pitié, aux nobles sentiments; plus dévouées, et souvent plus courageuses dans ce qui a rapport aux choses de la religion et du culte.

Toutes celles qui se trouvaient au four en ce moment, sentirent leurs yeux se mouiller en écoutant les excuses de leur ancien despote. Ce fut Susanne qui donna les pains sur la pelle; dans son émotion, elle en versa un trop près du bord; il faillit tomber dans les cendres, et il fallut un moment pour le reformer et le remettre en bonne place.

— Faites, faites seulement sans vous tourmenter, Susanne, dit le fournier; nous avons le temps nécessaire: le four est chaud de reste.

Jacques ferma la porte de fer, puis il courut vite déjeuner chez lui, laissant Susanne et les autres femmes extasiées.

— Je vous dis, reprit notre ancienne causeuse, je vous dis que c'est un miracle; un vrai miracle qu'un changement pareil.

— Une vraie conversion est toujours, dans un certain sens, un miracle, dit Adèle; car un changement du cœur ne peut s'opérer sans la grâce de Dieu. Mais Dieu nous appelle tous tant que nous sommes; la grande affaire est de lui répondre comme autrefois le jeune homme Samuel: *Parle, Seigneur, ton serviteur écoute.*

— Un homme aussi noir qu'il était! aussi méchant! devenir propre et poli! et s'humilier! et nous faire des excuses, des excuses, des excuses! — Pour ça, c'est encore le plus beau! Jamais ça ne s'est vu.

— Que si, que si, reprit encore Adèle. Il y en a de nombreux exemples: celui du roi David, celui de St. Paul, et...

— Et de qui, voisine Guy?

— Et de mon mari, si j'ose le nommer, dit Adèle en souriant. Rodolphe vous dirait lui-même qu'il a été, dans sa première jeunesse, un jureur, un homme colère, dur envers les animaux; qu'il s'est enivré plusieurs fois. Et maintenant, vous voyez ce que la puissance de l'Évangile en a fait. Mais, je le répète, nous sommes tous appelés, tous invités à donner notre cœur à Dieu.

Susanne joignit les mains et s'écria:

— C'est admirable! Je vais raconter cela tout de suite à mon mari.

Ah ! Rodolphe était donc aussi un homme colère comme les autres !
— Allons-nous-en, mes bonnes ; allons-nous-en. On dira que nous perdons notre temps à babiller ici, et pourtant nous nous entretenons de bonnes choses, oui, en vérité, de bonnes choses.

Si Susanne disait vrai ce jour-là, nous pourrions peut-être ajouter que telle n'est pas la substance ordinaire des conversations qu'on entend dans les foyers de villages.

CHAPITRE XIV

CONFIDENCES.



Le samedi matin, Jacques dit à sa femme qu'elle devrait faire un gâteau pour la dernière fournée, et inviter les Guy à venir le manger avec eux dans la soirée.

— À quoi préfères-tu que je le fasse? Au sucre et à la cannelle, ou bien au raisiné.

— À ce que tu voudras, ma chère; Rodolphe préfère peut-être le raisiné.

Henriette fit donc de la pâte au beurre et prépara la bouillie de vin cuit, de lait et de farine, qu'elle arrangea fort proprement sur la pâte étendue. Elle l'orna de languettes posées en losanges sur toute la surface du gâteau. Puis elle alla inviter Rodolphe et Adèle.

Le soir venu, les amis arrivèrent avec le petit Albert dans les bras et la clef de leur maison dans la poche. Jacques apporta une bouteille de vin, dont on ne toucha guère, car le gâteau n'engage pas à boire du vin. Le petit Albert se barbouilla bien les joues, et l'aîné des garçons de Jacques, enfant de six ans, marqua de profondes entailles en forme de C, dans la portion qu'il reçut en partage, avant d'arriver au bord, par lequel il termina son opération. Les deux ménages causèrent de diverses choses, après quoi Jacques emmena Rodolphe avec lui dans la chambre voisine.

— J'ai désiré vous parler en particulier, bien cher ami, lui dit-il, non à cause de nos excellentes femmes, mais pour que mon garçon n'entende pas ce que j'ai à vous dire. Et puis je me sens plus libre quand nous ne sommes que nous deux.

Il faut donc vous dire la cause secrète de mon inimitié contre vous lors de votre arrivée au village. Hélas! elle montre bien ce que j'étais et le défaut capital de mon caractère. Je travaillais beaucoup, sans doute, mais, en le faisant, je n'avais qu'un seul but: gagner, amasser.

Le démon de l'avarice me possédait. — Depuis sept ou huit ans, j'ai fait des économies qui sont là, dans la garde-robe de ma femme ; et j'avais décidé, j'avais mis dans ma tête d'acheter la maison et le terrain que vous avez loués. Je voulais les avoir en ma possession, à bon prix sans doute, mais il me les fallait. Je me rendis donc un jour chez le propriétaire, à ***, et lui demandai de me les vendre, offrant de payer comptant. « Vous venez trop tard, me répondit-il : il y a huit jours, j'aurais dit oui ; aujourd'hui je dis non, et voici pourquoi : ma maison et mon terrain de * * * sont loués pour six ans, à quelqu'un auquel j'ai promis de lui donner la préférence à prix égal, si je me décidais à vendre pendant la durée de son bail. »

— C'est la vérité, interrompit Rodolphe.

— Eh bien ! vous pouvez comprendre de quel œil je vous vis arriver ici. Comme j'étais profondément incrédule, j'attribuai ma non réussite à vos principes religieux, et vous savez de quelle manière je me suis conduit à votre égard et à celui de votre chère femme. Vous connaissez maintenant la bassesse du motif qui me guidait. Je voulais vous abreuver d'amertume et vous forcer de cette manière à quitter le pays. Dieu, dont les voies sont la miséricorde et l'amour même (ici Jacques se découvrit avec respect), a fait tourner en bien ce que j'avais pensé en mal. Or maintenant, cette maison, je désire que vous l'achetiez, afin que vous restiez parmi nous, et que vous y viviez heureux et tranquille.

Jacques se leva, ouvrit l'armoire et tira de derrière une pile de linge un simple paillason, semblable à ceux dans lesquels on porte le pain au four. Il le déposa sur la table : le vase rustique était quasi plein d'écus de cinq francs.

— Voilà, cher ami, reprit-il, cet argent qui m'a fait tant de mal. Il y a trois mille cinq cents francs. Je crois que c'est le prix de la maison et du champ. Prenez cela et achetez-les. Vous me payerez un petit intérêt, le 3 pour cent, si vous voulez. Personne ne saura ce qui s'est passé entre nous, et le reste de *mes charbons* sera éteint. Ne me refusez pas.

Jacques tendit la main à Rodolphe, qui la serra fortement et resta silencieux un moment.

— Merci, dit-il enfin, merci, cher ami. Peut-être ai-je à me reprocher moi-même d'avoir posé cette condition à mon propriétaire. On ferait mieux, en général, de se considérer comme de véritables voyageurs ici-bas, et de ne pas mettre tant d'importance à une demeure, lorsque nous savons fort bien que le Seigneur Jésus n'avait pas un lieu où il pût reposer sa tête. — Je suis extrêmement touché de votre offre, mais je ne l'accepte pas. Entre ma femme et moi, nous avons quelque

argent à la Caisse d'épargne; si nous vivons et que je puisse, en quelques années, économiser ce qui nous manque pour compléter la somme, sans nous tourmenter trop et sans devenir avarés, alors nous pourrions penser à acheter. Pour le moment, nous resterons simplement fermiers.

Jacques devint tout pensif :

— C'est un chagrin pour moi, dit-il, mais je le mérite. Que faire maintenant de cet argent? Je l'ai parfois en horreur, et je voudrais m'en débarrasser: il me crève les yeux en me rappelant comment je l'ai gagné.

— Mais non, Jacques, vous ne voyez pas juste en ceci. Dans la situation d'esprit si nouvelle où vous êtes, il vous semble que tout doit être absolument changé en vous et autour de vous. Allez plus modérément, au jour le jour, et selon que Dieu vous montre la route.

Vous avez gagné cet argent en travaillant; cet argent est à vous; vous n'en devez compte à personne ici-bas. Mais vous en devez compte à Dieu, cela est certain, et je comprends très bien qu'il vous fasse horreur en pensant à la manière dont vous en avez acquis une partie et à l'ardeur que vous mettiez à le gagner. Loin de moi la pensée de vous dire, comme les gens du monde, qu'il vaut mieux travailler pendant tout le jour du repos que d'aller au cabaret, ou que de dépenser son argent en cigares ou autres objets de luxe. Ce qui est mal est mal. L'avarice est une idolâtrie, aussi bien que la débauche un grand péché. Il ne faut s'abandonner ni à l'une ni à l'autre, telle est la règle du disciple de Jésus-Christ. Mais, tout en vous repentant de votre vie passée, il faut marcher en avant d'un pas tranquille, regardant à notre divin Maître et lui rendant grâces pour toutes choses. Faites un bon usage de votre argent, c'est tout ce que le Seigneur vous demande à cet égard. Ah! certes, il y a des choses autrement plus difficiles que celle-là dans la vie chrétienne! Connaître son devoir et ne pas le remplir; être éclairé sur ce qui est bien, et ne pas le faire, - succomber dans les tentations, voilà le grand sujet de notre douleur. Voir le mal chez les chrétiens, je dis chez les vrais chrétiens, comprenez-moi bien, voilà ce qui *crève les yeux*, pour me servir de vos expressions. Vous ferez aussi des expériences personnelles; l'ancien Jacques Videz reparaitra de temps en temps et fera le maître, juste au moment où le nouveau Jacques se croira le plus fort, le plus sûr de lui. Il faut veiller et prier, de peur que nous ne fassions de lourdes chutes. Par exemple, vous trouvez que j'ai l'air encore assez doux à l'ordinaire.

— Je ne connais personne, en fait d'homme, qui ait plus de douceur que vous dans le caractère.

— Eh bien, vous vous trompez beaucoup. Je suis naturellement très violent ; je supporte mal les observations qu'on me fait, lors même qu'elles sont justes, et, le croiriez-vous ? j'ai grand'peine parfois à m'empêcher de jurer. C'est une vieille habitude de jeunesse, contre laquelle je dois me tenir en garde. Quand vous avez serré le bras à Adèle, si je vous avais rencontré dans ce moment-là, je vous aurais peut-être assommé. Ah ! oui ; il faut toujours avoir l'œil sur nos anciens défauts ; sans cela, nous sommes en grand danger d'y retomber. Confiance ! non en nous-mêmes, mais confiance pleine et entière en notre Sauveur.

Pour en revenir à votre argent, si vous êtes disposé à en donner une petite partie, les occasions ne vous manqueront pas et vous serez heureux de faire du bien de cette manière. Dieu aime celui qui donne gaîment ; il ne regarde pas au plus ou au moins, il regarde au cœur, d'où procèdent les sources de la vie.

— Vos paroles me font du bien, Rodolphe ; je vous remercie, et je vous écouterai jusqu'à demain. Je suivrai votre conseil. Pour commencer, je n'ai rien de mieux à faire, puisque Dieu m'a rendu la vie et la santé, que de me souvenir de ces pauvres incurables de notre pays, pour le soulagement desquels on donne, en général, si peu dans les campagnes. Je vous serai donc bien obligé de leur faire parvenir ce petit paquet, mais sans me nommer. Puis, vous m'avez lu un jour le récit d'un missionnaire chez les païens qui m'a fort intéressé : je voudrais aussi vous prier de remettre cet autre paquet à la Société des missions chrétiennes. Enfin, je connais un père de famille qui se trouve dans un grand embarras momentané ; je veux tâcher de lui être utile. Le reste de la somme sera employé à l'acquisition de quelque champ ou d'un pré, et à réparer ma maison ; car je prévois que dorénavant je travaillerai plutôt pour mon propre compte que pour autrui. Approuvez-vous ce plan, Rodolphe ?

— Oui, tout à fait.

— Si maintenant vous me racontiez de quelle manière vous avez été amené à l'Évangile ?

— Très volontiers ; mais ce serait un peu long et nous ferions mieux de retourner causer avec nos femmes. En quatre mots, je vous dirai seulement que j'ai eu le bonheur d'avoir une mère pieuse. Nous reprendrons le sujet une autre fois.

Rodolphe s'était levé. Il mit les deux rouleaux d'écus dans ses poches ; Jacques replaça son ancien trésor dans l'armoire, en poussa la porte, et, tournant la clef :

— Eh bien ! allons, cher ami, dit-il.

CONCLUSION



Is seront heureux, car n'ayant plus de haine dans le cœur, et n'étant plus les esclaves des biens de la terre, ils posséderont la vraie paix. Toutes choses, comme dit l'Écriture, leur seront données par-dessus. L'exemple chrétien de leur conduite portera des fruits bénis autour d'eux, pour le temps et pour l'éternité. Un peu de levain, dans ce sens-là, comme, hélas! dans le sens du mal, peut faire lever toute la pâte. Représentez-vous ce qui fût arrivé à ces deux hommes, si Rodolphe Guy, lorsqu'il vint s'établir au village, n'eût pas eu de meilleurs sentiments que ceux de Jacques Videz... Je suppose, cher lecteur, qu'il n'est pas nécessaire de vous en dire davantage.

FIN.

